

2^e ANNÉE

N° 62 -- 26 DÉCEMBRE 1929

CINÉMONDE



LENI RIEFENSTAHL

dans

LES PRISONNIERS
DE LA MONTAGNE

Directeurs: GASTON THIERRY & NATH IMBERT

1 FR. 25

CINÉMONDE PARAÎT LE JEUDI



Vérités bonnes à dire...

TOUR DE PARIS



JE viens de bouder Paris. Dans toutes les salles de ciné de la Ville dite Lumière, j'ai porté ma curiosité d'abord amusée, bientôt attristée. Non que le spectacle soit médiocre, oh non ; mais pas un gros succès pour le film français ! Et voilà qui doit inquiéter.

J'ai successivement applaudi Erotikon (film tchèque), Le Cadavre vivant (film russe), Le Mensonge de Nina Petrovna (film russe), La Ruée vers l'Or (film américain), Le Dernier des Hommes (film allemand), Le Village du Péché (film russe), Le Chantre de Jazz (film américain), Broadway-Melody (film américain), La Mort du Corsaire (film allemand), La Symphonie nuptiale (film américain), L'Épave vivante (film américain) : j'ai applaudi de grand cœur, comme tout ce que j'aime, mais j'ai guetté désespérément un triomphe originaire de chez nous. Rien ou si peu de chose !

Il faut donc sonner la cloche d'alarme, sinon dans un an on ne pourra plus parler de notre art cinématographique que par allusions au passé.

Que font donc alors les grands trusts français qui devaient rivaliser à la rentrée avec les « U. F. A. », Paramount, Metro-Goldwyn, Fox, Warner ? Où sont Hurel et Natan, nos espoirs d'une heure ? Quelle est la grande réforme de méthode surgie de leurs cerveaux financièrement synthétiques ? Pour une fois le financier eût avantageusement été doublé sinon d'un danseur, du moins d'un artiste organisateur.

Hélas ! Hélas ! comme sœur Anne nous ne voyons rien venir que la baisse des actions. Mais Hollywood est en hausse. Hollywood que soutient son opinion publique, qu'impose son gouvernement, Hollywood actif, compréhensif, organisé, optimiste, vainqueur et qui prend l'habitude de considérer que nous n'existons plus que comme clients !

Déjà les Américains, envisageant les batailles de demain n'ont plus d'yeux que pour les rivaux possibles : ils parlent des Russes et des Allemands, ils nous oublient déjà !

Tout cela nous semblerait peu de choses, si notre art ne semblait égaré dans une très mauvaise voie. Bluff. Poudre aux yeux. Annonces fausses. Communiqués d'une imagination débridée. En peu de mots : emploi désordonné, trompeur et dangereux de la publicité.

C'est une erreur grave de croire que la publicité suffit à tout. Il faut que le pavillon couvre une bonne marchandise. Dans ce cas, multipliez les pavillons. Et bientôt, les bonnes marchandises, à leur tour, seront multipliées.

Certes, les États-Unis, nation publicitaire par excellence, ont multiplié à l'infini les propagandes les plus diverses, mais s'ils ont réussi, c'est que leur effort a porté en même temps sur la fabrication.

Considérés longtemps comme des marchands de camelotte — souvenez-vous encore des quolibets qui accueillirent les premiers films ingénus d'outre-Océan — ils ont réalisé des

progrès prodigieux dans l'auto comme sur l'écran. Travail. Progrès. Annonce. Voilà le tripysque heureux des forces de la production efficace et rémunératrice.

Pourquoi n'avons nous pas réagi dans ce sens ? C'est que des traditions, des habitudes, des mœurs particulièrement théâtrales vicient nos conventions. On ne veut pas envisager le Cinéma comme une affaire pure où une beauté particulièrement commerciale doit être réalisée et exploitée au mieux. Des femmes sont là, nécessaires, elles sont la grande attraction de l'écran.

Leur beauté semble un capital qu'il faut réaliser de toutes les manières. On l'exploite cyniquement. D'où le caractère un peu trouble des tractations du milieu. Hier encore, j'étais témoin de ce fait, hélas authentique et devenu commun.

Il s'agit d'un grand film, d'une idée admirable, d'un auteur de talent magnifique, d'un metteur en scène renommé. Tout paraît donc aller au mieux. Las ! il faut choisir les vedettes femmes. Et tout de suite, il y a bataille. On finit — ou plutôt on semble finir — par un accord, quand, tout à coup, le téléphone retentit : « Pourriez-vous, Mademoiselle, commander notre film de 25.000 francs ! de vingt-cinq mille francs immédiats ? » On fait comprendre que ça faciliterait tout, que le choix pourrait alors devenir définitif, que ce serait une bonne affaire, etc., etc.

Ainsi, sur un budget de plusieurs millions, on en arrive à de pauvres combinaisons de 25.000 francs.

Et l'on subordonne le choix si important d'une vedette à une aumône préalable. Multipliez ce fait mille et vous comprendrez pourquoi la Combine, l'infâme Combine, en pénétrant partout, a tout gâté. Les Combinaisons ont triomphé, soit, mais bientôt, ils ne régneront plus que sur des ruines.

Ici, on repousse telle étoile parce qu'elle est fiancée ; là, on ne donne pas suite aux pourparlers parce que la jeune fille ne s'est pas rendue au souper en cabinet particulier qui lui était offert comme un honneur. L'honneur du déshonneur. Et les documents nous accablent, tous orientés vers ce choix qui n'est plus une sélection. Ça continue. Ça s'aggrave. Les mœurs d'engagements pour raisons extra-artistiques évoluent avec une telle rapidité que la plus sérieuse de nos artistes connues finissait par avouer, il y a quelques jours : « Que voulez-vous, j'ai fini par accepter ma réputation de maîtresse de X... c'est le seul moyen pour moi de faire croire que ma position est forte ! Et puis ça me procure la paix avec les autres. » Il y avait tant d'écartement dans cet aphorisme que les auditeurs en semblaient eux-mêmes découragés. Car voici l'autre danger. S'il est admis qu'une interprète française ne peut avoir été désignée par sa beauté ou son talent, comment lui créer une gloire mondiale ?

Mademoiselle, vous pouvez être probe, sincère, jolie, riche de tous les talents, on ne vous prendra pas au sérieux.

Et voilà pourquoi tout au long de mon tour de Paris je n'ai pas vu applaudir les femmes exquises de notre pays. Par contre, dans le faubourg le plus éloigné, la spectatrice la plus ignorante discute des mérites de Joan Crawford.

José GERMAIN.

LES TOUTES DERNIERES
ET LES SEULES
VÉRIDIQUES NOUVELLES
SUR

Charlie CHAPLIN



Au gala Méliès nous avons rencontré M. Sam W., le dessinateur américain, ami de Chaplin. M. W., on s'en souvient peut-être, nous a déjà renseigné à quelques reprises sur le travail et les projets de son ami. Nous lui avons demandé de nouveaux renseignements.

J'ai vu Chaplin en octobre, nous a dit M. W. Il se porte très bien. Il a terminé, ou à peu près, *City Lights*. Le film comprend sept bobines. Cependant, lorsque j'ai vu Chaplin, il existait deux versions différentes de la dernière bobine. Chaplin entendait présenter lui-même les deux fins à un public d'occasion, populaire, anonyme et demander à ce public de choisir la fin définitive. L'a-t-il fait ? Je n'en sais rien.

Vous pouvez annoncer maintenant, d'une façon tout à fait formelle, que Chaplin tournera un film parlant et sonore où il parlera lui-même. Ce film, très court, sera un essai. S'il ne donne pas satisfaction à son auteur, il sera détruit. Ce film, on le tournera avec l'argent de Chaplin lui-même. Voilà la vérité. Une vérité qui fait honneur à Chaplin : le grand acteur ne prétend pas détenir le dogme cinématographique, il ne croit pas à l'existence de ce dogme, il cherche...

J'ai vu, à Hollywood, avec Chaplin, le dernier film de Doug et de Mary. Nous sommes tombés d'accord pour trouver ce film, *La Mégère apprivoisée*, absolument extraordinaire. Mais il y a quelque chose de tragique dans le cas de Doug et de Mary. Chaplin me disait qu'on ne leur pardonne pas leur grande bonté, leur simplicité. C'est vrai. Le public faisant de Santa-Monica ne pourra jamais comprendre la simple noblesse, l'humaine et aristocratique pureté, la générosité enfin des Fairbanks. Il croira toujours qu'il y a sous cette noblesse, sous cette pureté, une ruse quelconque, un traquenard. Ainsi, Monsieur, va le monde, un monde plutôt médiocre...

J'ai vu Max Eastman chez Chaplin. Chaplin se méfie un peu de la « science révolutionnaire » par trop utilitaire et matérialiste de Max. Mais il approuve Max, lorsque celui-ci s'insurge contre l'américanisme hideux. « L'américanisme », dit Chaplin, colle des sourires sur tous les visages, brosse tous les vestons, lave les rues et cire les chaussures. Mais les âmes ? Les âmes, il ne les lave pas, ne les brosse pas. Un désordre attristant règne dans les âmes américaines. Un vide effroyable. L'ordre américain n'existe que dans la rue. Il n'existe pas dans les maisons.

Nous avons parlé, Chaplin, Eastman et moi, du merveilleux au cinéma. « A part *L'Idylle aux Champs*, a dit Chaplin, je n'ai jamais réussi et peut-être même jamais tenté de faire du merveilleux. Je suis un comique, rien qu'un comique. Un ouvrier-comique. Mon travail se base toujours sur la préméditation, le calcul, le métier. Je me distingue cependant de votre ami, de mon camarade Cami et de quelques autres comiques en ceci que mon comique n'est jamais gratuit. Je ne crois pas plus à l'humour pour l'humour qu'à l'art pour l'art. Je crois à la Liberté et à l'Homme. Est-ce net ? »

Chaplin termina notre conversation sur le merveilleux en disant que deux ou trois scènes de *La Foule* de King Vidor sont les seuls exemples de merveilleux au cinéma qu'il connaisse. Or, personne n'a parlé de merveilleux à propos de *La Foule*. Pourquoi ? Parce que les acteurs y sont habillés comme vous et comme moi, se meuvent dans un décor réaliste. Le public bourgeois aime le rôti de veau avec trois sauces et le merveilleux appuyé...

Chaplin a peur des enfants. Il les aime aussi, mais pas conventionnellement. Somme toute, il veut les comprendre. Je l'ai vu jouer avec des gosses dans la salle du petit restaurant que tient à Hollywood un de ses camarades écienéma (c'est Chaplin qui a payé un restaurant au bonhomme). Il était terriblement « pris » par le jeu. Il parlait de « dresser » ses adversaires, entendez deux gosses de huit à dix ans...

Chaplin viendra peut-être en France. Il y possède quelques amis sûrs : la grande cantatrice Germaine Tailleferre, Cami, d'autres. Quand viendra-t-il ? Je n'en sais rien ! M.G.

PIERRE WOLFF

EXALTE LE « TALKIE »

M. Pierre Wolff possède, place du Palais-Bourbon, à Paris, la plus coquette retraite dont puisse rêver un artiste doublé d'un philosophe. L'ermite de Ferney, celui de Montmorency, furent-ils plus idéalement à l'abri de la foule et de ses clameurs que ne l'est notre auteur en son appartement ayant vue sur la plus provinciale des grand'places ?... Qu'il est séduisant, ce quartier, pourtant si proche de nos bruyants Champs-Élysées et de nos grands boulevards !... Ici, pas de files interminables de véhicules, pas d'embouteillages, pas de spasmodiques klaxons ! Vous vous croiriez perdu en quelque bonne ville du centre de la France... Et pourtant, pourtant, vous êtes à Paris !

Je grimpe quatre à quatre l'escalier d'une maison d'autrefois. Me voici au premier étage. La porte, où donc ? Ah ! voici une double porte capitonnée... M. Pierre Wolff est décidément un amoureux du silence. Je sonne... et le voici lui-même, souriant, aimable, plus « parisien » que jamais. Nous traversons vivement le salon-musée où le regard, attiré de toutes parts, ne sait que refléter les jeux de la lumière, éprise des merveilles qui s'y trouvent, pour pénétrer en son cabinet de travail, et il me semble soudain que j'aimerais me recueillir une seconde pour mieux goûter la minute où je découvre ce studio de la pensée qui vit naître tant de réalisations...

Le maître de céans ne m'en laisse pas le temps. Il sourit et semble attendre patiemment le supplice annoncé. Alors, bien vite :

Vous êtes-vous occupé vous-même, maître, des prises de vues et des auditions ? Bien entendu : j'ai tenu à assister tout le temps le metteur en scène. Je suis absolument enthousiasmé par le film parlant. Et que l'on n'aie surtout pas me soutenir que le « talkie » tuera le théâtre !... C'est de l'enfantillage : cela n'a aucun rapport. Telle qu'elle est, j'aime cette invention pour laquelle je me suis passionné au point de tenir à faire moi-même le découpage. Je me demande pourquoi, généralement, les metteurs en scène ne soumettent pas ce travail à l'approbation de l'auteur. Ce serait, d'abord, la moindres des politesses et nous n'assisterions plus à tant de massacres.

« La Route est belle est non seulement un film

Dans *La Route est belle*, Laurette Fleury sera une révélation.



Pour l'instant
le mieux informé
Pierre Wolff



André Bauge cherche à se procurer
à bon compte une élégance
vestimentaire.

— Je n'ai rien cherché de très original. J'ai voulu écrire une histoire qui plaise au peuple tout en étant assez mondaine. Plaire, tout est là. Vous avez déjà deviné que c'est une comédie : le roman d'un homme simple qui devient riche. Beaucoup d'intérieurs. Voici un mois que je surveille tout ce qu'on fait pour ce film, tourné au studio d'Elstree, à vingt-cinq kilomètres de Londres, et que je fais la navette entre cette capitale et la nôtre. Je rentre de mon troisième voyage... et, par ce temps, ce n'est pas une partie de plaisir !... Tout de même, quelle trouvaille, le film parlant ! Et quel progrès dans toute la technique du cinéma !

— Ce n'est pourtant pas votre premier contact avec lui ?

— J'ai été autrefois satisfait du *Secret de Polichinelle*, où le réalisateur avait su bien suivre l'intrigue...

— Une anecdote, maître ?

— Une anecdote ?... Ma foi, je n'en vois pas... Mais dites bien, par contre, que tout le long du film il n'y a pas un seul baiser sur la bouche. J'y ai tenu essentiellement pour le différencier du genre américain.

Myriam AGHON.

CE QUI SE FAIT

...en France

- ☐ Charles Vanel, Camille Bardou, André Vernon, J.-P. Martial et Kiki, « reine de Montparnasse », viennent d'être engagés par M. Sandberg, pour tenir des rôles dans *Le Capitaine Jaune*, dont Inkischinoff est la vedette.
- ☐ C'est le 4 janvier, à Marseille, que M. Sandberg commencera à tourner les « extérieurs » du *Capitaine Jaune*.
- ☐ Marco de Gastine va réaliser, à Joinville, un petit film dont l'action se déroulera sous les tropiques. Opérateur : Pasquier.
- ☐ On a commencé à démolir le studio de Neuilly.
- ☐ M. Eugène Deslaw réalisera, en janvier, un petit film à Nice.
- ☐ Les prises de vues de *Mon Gosse de père* ont commencé mardi dernier, à Joinville.
- ☐ On va présenter au Studio 28, *Vendanges*, le film de M. Ronquet, un jeune.
- ☐ C'est Jean Godard qui établira les maquettes de décor de *Paris*, le nouveau film de M. Pescourt.
- ☐ Colette Darfeuil vient d'être engagée par M. Abel Gance, pour tenir un rôle important dans *La Fin du Monde*.
- ☐ Le premier film parlant de M. Raymond Bernard sera un film moderne.
- ☐ *L'Etrangère* va enfin être commencé sous peu. L'interprète choisie est Marcelle D. Jefferson-Cohn. Édition Star-Films.
- ☐ *L'Etrangère* sera sonore et parlant 100 %.
- ☐ Henry Russell tournera probablement son propre scénario, *La Vie n'est pas un roman*, qui sera sonore et parlant.

...en Amérique

- ☐ Irving Berlin, le compositeur bien connu, va tourner lui-même, pour les « United Artists », un film musical et parlant, *Upstairs and Down*. Ce film sera d'un genre entièrement nouveau et changera peut-être pas mal de choses dans le domaine sonore.
- ☐ *Anna Christie*, le premier film parlant de Greta Garbo, a été présenté à Hollywood, de façon privée. Grand succès.
- ☐ Georges Gerschwitz, le célèbre musicien américain, travaille pour « Universal ». Il compose, en collaboration avec Milton Ager, Jack Jellen et Mabel Wayne, la partition du dernier film de Paul Whiteman.
- ☐ C'est le 1^{er} janvier (!) que Clara Bow doit se marier, à New-York, avec Mr. Harry Richmond.
- ☐ La nouvelle « Fox » vient d'acheter la majorité des salles cinématographiques du Canada.
- ☐ Irvin Thalberg vient de quitter la « Metro-Goldwyn ».
- ☐ M. John C. Flynn, vice-président de la « Pathé-Exchange », et Henri Lally, employé de cette société, ont été arrêtés, puis libérés sous caution. On les accuse d'avoir provoqué l'incendie au studio Pathé de New-York.
- ☐ « The Great Laster », le fameux ventriloque américain, réclame 250.000 dollars de dommages-intérêts à James Cruze et Eric von Stroheim qui ont « ridiculisé sa vie » dans leur film *The Great Gabbo*.
- ☐ M. G. M. vient d'acheter les droits d'adaptation cinématographique de la pièce de Frederick Lonsdale : *The Highroad*. Ce film sera interprété par Norma Shearer, et réalisé par Sidney Franklin.
- ☐ Le second film parlant de John Barrymore se nommera définitivement : *The Man of Blankley's*.
- ☐ *La Femme éternelle*, tel est le titre d'un grand film d'Olive Borden, mis en scène par John P. Mac Carthy, et récemment présenté. C'est un excellent film « d'ambiance ».
- ☐ Buster Keaton va tourner, en 1930, trois longs films sonores pour la Metro-Goldwyn.

...en Allemagne

- ☐ Alberto Cavalcanti va réaliser, en Angleterre, un petit film parlant ; ce sera une comédie dramatique et sentimentale.
- ☐ La « Gaumont-British » ne sera pas, contrairement à toutes les rumeurs fantaisistes, absorbée par la nouvelle « Fox » américaine.
- ☐ *A l'Ombre de Paris*, voilà le nom du dernier grand film de Graham Cutts. Vedettes : Ivor Novello et Mabel Poulton. Olga Baclanova va peut-être tourner un film en Angleterre.

...en Russie

- ☐ V. Poudovkine tourne, à Odessa, les extérieurs de son premier film sonore qui est aussi le premier grand film sonore russe : *La Bonne Vie*.

...en Roumanie

- ☐ Horia Igitrosanu vient de tourner un grand film roumain : *Haiduci*. Interprètes : Antoniu et Coca Filipescu.

...en Belgique

- ☐ Au studio de la « Lux-Film », à Bruxelles, Gaston Schoukens, l'heureux auteur des *Crois de l'Esor*, réalise *La Famille Kiephens*, le triomphal succès de nos scènes flamandes et bruxelloises. Ce film sera la première œuvre sonore et parlante belge. Il comptera trois versions : une flamande, une française et une muette. Parmi les interprètes, citons : Antoine Janssens (du théâtre Royal d'Anvers), Zizi Festract (de l'Empire de Paris et de la Gaîté de Bruxelles), Francis Martin, Rodolphe Verlez, Julia Van der Hoeven, Florence Nicoll, André Mennier et Edwards. Opérateurs de prises de vues : Nicolas Bell et Charles Legnick. Régie : Brévillie et Comard.

...en Pologne

- ☐ On vient de tourner *Halka*, une version cinématographique de l'opéra national bien connu de Moniuszko. Interprètes : Zorika Szymanska et Harry Cort.
- ☐ *L'Escadre étoilée* sera un film d'aviation réalisé par L. Buczkowski.
- ☐ On tourne actuellement *Les Ames enchaînées*, d'après le roman de B. Prus, avec Maya Rudzka, lauréate de plusieurs concours de beauté, Sophie Batycka, Alice Halama, M. Cybulski le fameux tragédien L. Solski.
- ☐ « Tres-Film » annonce un film avec l'excellent artiste dramatique Stéphane Jaruz, dont le masque de Napoléon dans un épisode de *Monsieur Thadé*, fut tout à fait remarquable.

...en Tchécoslovaquie

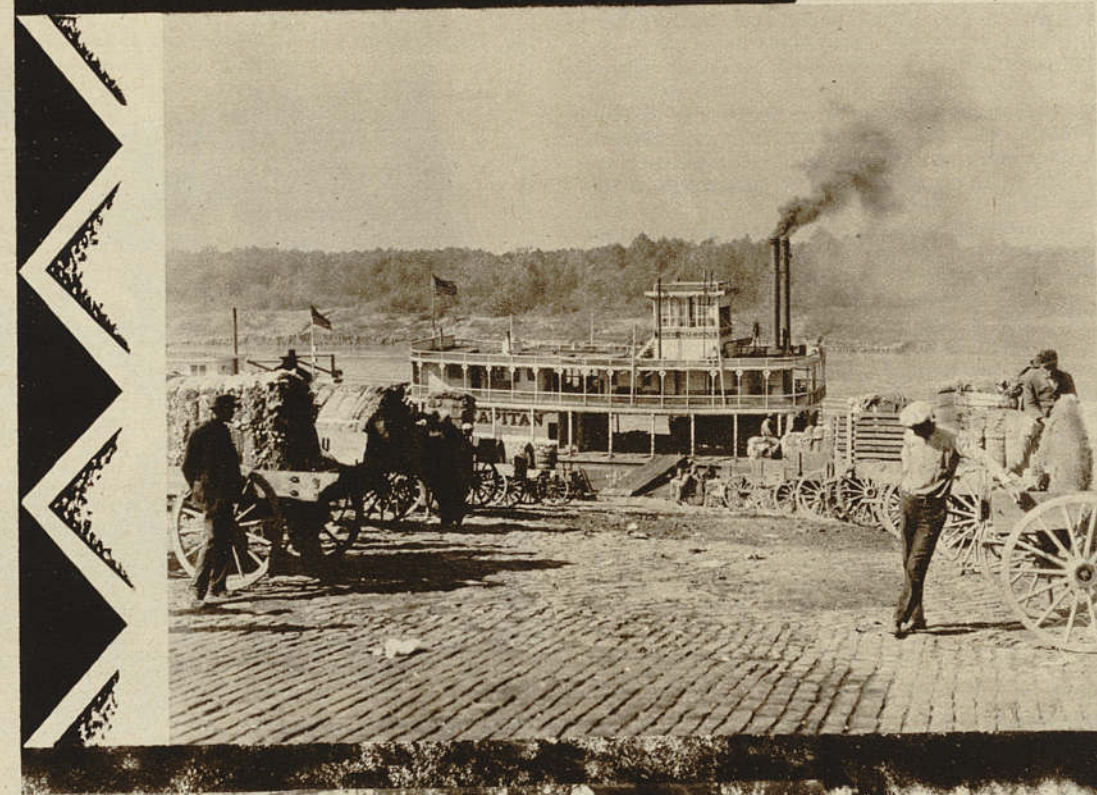
- ☐ M^{me} Zet Molas va entreprendre la réalisation d'un nouveau grand film, à Prague.
- ☐ On présente, à Prague, deux grands films, avec la célèbre vedette tchécoslovaque, Ita Rina : *Un coup de revolver au Grand Opéra* et *Honte*. J.-W. Speerger et Carl de Vogt sont les partenaires de Rina dans ce dernier film.

HALLELUJAH

Le problème noir rend soucieux l'Oncle Sam, mais par une trêve tacite chacun pour le moment « reste chez soi ». Blancs et noirs sont sages...



On ne peut qu'admirer King Vidor d'avoir su réaliser avec un tact infini un film nègre, qui, par ses qualités éducatrices et de vérité, ne peut qu'aider à éclaircir une situation, laquelle, analysée de sang-froid, ne manque pas de tragique. King Vidor nous transporte dans le Sud, le pays des vieilles traditions, où l'esclavage fut importé, et où il a souffert ; dans les plantations de coton de Virginie, où les têtes crépues s'encouragent au travail en chantant leurs vieilles ballades mystiques.



Bien que les décors soient nouveaux pour nous, comme la pièce suit son cours, nous reconnaissons, dans ces visages bronzés, les mêmes expressions de joie, de colère, de douleur, que nous pouvons analyser dans nos propres sentiments. Nous suivons avec sympathie nos frères noirs dans leurs destinées.

...Et, lorsque l'enfant prodige revient et repose sa tête sur l'épaule de sa vieille Mammy, j'ai vu dans l'auditoire plus d'un spectateur porter furtivement son mouchoir à ses yeux...

UN GRAND RÉALISATEUR :

King Vidor



La souffrance de John Sims, héros de *La Foule*.

Le cinéma réclame des dons innés, une volonté sans défaillance, parce qu'à l'inverse de tout autre art, il n'a pas de passé. Le réalisateur qui veut créer son style, doit chercher en lui-même quelque chose d'inconnu, et je ne serais pas éloigné de croire que, comme on naît poète, un King Vidor naquit cinéaste. Dès son enfance, passée dans le Texas, à Galveston, le futur auteur de *La Foule* était un observateur très curieux. N'ayant d'autres moyens de noter ses remarques, il commençait par écrire des histoires, puis de petits drames illustrés par photographies. Il comprenait déjà toute la valeur de l'image pour recréer la vie, et ce simple détail suffit à prouver à quel point la vocation du cinéma était en lui.

Poussé par la passion de l'art, il partit bientôt à New-York, luttant aussi contre la foule, gagna Hollywood et là, après des mois de dur travail, de persévérance inlassable, il entra dans le cinéma, ayant été tour à tour directeur d'une agence immobilière, électricien et photographe.

Son premier succès fut *The Jack Knife man*. Puis il tourna régulièrement et produisit avec une maîtrise ascendante *The Patsy*, *Son Heure*, *Trois Fous sages* et *Bardelys le Magnifique* qui eut en France une belle carrière.

Mais il fallait *La Grande Parade* pour imposer définitivement le nouveau cinéaste. Est-il besoin de rappeler le formidable succès de cette bande?

Elle tint à Londres, quatre-vingt-dix-huit semaines consécutives et courut à Paris, comme en province, des durées de programmation vraiment étonnantes. Il faut néanmoins reconnaître que la curiosité y fut pour une part, du fait que *La Grande Parade* était appuyée par une formidable publicité et accompagnée par une débauche de bruits (bombardements, moteurs d'avion, camions automobiles, etc.), qui pouvait faire prévoir l'engouement pour le « sonore » encore inconnu en France à cette époque. Quant à nous, nous n'avons guère trouvé dans ce film qu'un exemple type du mauvais cinéma américain. Sur une histoire dont le conventionnel devait choquer les plus naïfs, *La Grande Parade* apportait un dosage agaçant de sensiblerie et d'émotion, « du rire et des larmes », comme on disait au temps du mélodrame, une véritable mise en œuvre de tous les moyens susceptibles d'attirer le public en flattant ses goûts les plus vulgaires. La réalisation, où les documents authentiques accusaient davantage la faiblesse des scènes reconstituées, ne pouvait sauver l'intrigue. Quant aux interprètes, John Gilbert, Karl Dane, la Lilloise Renée Adorée, qui n'avait pas eu le temps de connaître la guerre, ils furent d'une honnêteté moyenne.

Et c'est l'auteur d'une bande aussi néfaste à plusieurs points de vue, qui devait nous donner ensuite avec *La Foule* un chef-d'œuvre total, quelque chose d'aussi grand, d'aussi profond, d'aussi humain que *L'Opinion publique* ou *Les Damnés de l'Océan* ! *La Foule* pouvait marquer un renouvellement complet du cinéma américain, du cinéma tout court même, si la vague des « talkies » n'avait soudainement ouvert d'autres voies. Un tel film n'eût pourtant en Amérique qu'un succès moyen ; il fut, en France, à peine discuté, méprisé par des gens qui nous avaient habitués à plus de clairvoyance. *La Foule*, dans la navrante stupidité des productions courantes, apportait trop de neuf, trop de force, trop d'ironie mordante et douloureusement juste. On s'est défendu contre une leçon parfois sévère, mais cela n'empêche pas que King Vidor nous l'ait donnée, et magnifiquement !

Tout ce dont le cinéma américain s'était repus depuis tant d'années, King Vidor l'a bafoué, dépouillé, mis à nu. Après le fade roman de *La Grande Parade*, le même homme dévoile la pauvreté de l'amour, accuse impitoyablement les moindres heurts, les guignes, l'acharnement

du matérialisme qui finissent par saper les meilleures tendresses. Le public américain ne pouvait comprendre un tel pessimisme, une œuvre enfin humaine dans toute la force du terme.

On a prétendu que le héros de *La Foule*, John Sims, était une création manquée, simplement parce qu'il était autre que les garçons sportifs et vides, chers aux « movies » du nouveau monde. John Sims, pauvre bougre, insouciant malgré ses ambitions, veule et faible j'en conviens, n'en est que plus humain, et comme il lui faut peu — je pense à l'admirable scène de la passerelle et de l'enfant — pour reprendre courage, lutter, trouver la joie même au fond de sa déchéance. Et quelle vérité aussi dans l'interprétation de James Murray aux attitudes banales, aux gestes hésitants. Eleanor Boardman, Américaine de classe moyenne, fut une partenaire digne de Murray et digne du film. On m'excusera d'insister sur *La Foule*, mais il faudrait que justice soit rendue à ce chef-d'œuvre du cinéma muet. Je ne serais nullement surpris qu'une reprise future rencontrât le triomphe ; il y a tant d'exemples d'œuvres incomprises à leur présentation !

Depuis *La Foule*, nous avons vu *Une Gamine charmante*, interprétée par Marion Davies, Lawrence Gray, Marie Dressler et Jane Winton, délicate comédie, qui fut sans doute, pour l'auteur, un délassément, et pour nous un modèle de finesse, d'aisance et de charme. Mais une grande œuvre, sorte d'épopée de la vie nègre, rencontre actuellement, à New-York, un véritable triomphe.

« J'ai toujours eu le désir de faire ce film », dit Vidor. Élevé dans un état du Sud, il avait pu, dès l'enfance, apprendre à connaître les noirs, leur touchante naïveté, leur âme neuve. Ce ne fut qu'après bien des difficultés qu'il parvint à intéresser ses commanditaires et entreprendre *Hallelujah* à ses risques et périls. Il a mené sa tâche à bout avec un « acharnement réconfortant », et tourné cette bande le long du Mississippi, dans une région de marais et de champs de cotonniers, où les noirs travaillent depuis la formation des U. S. A. Les intérieurs furent réalisés dans les studios de Culver City. King Vidor y ramena toute sa troupe, uniquement composée de nègres, et en tête de laquelle figure Nina Mae, qui débuta dans *Blackbirds*, et Daniel Haynes, que l'on a vu dans *Show-Boat*.

L'auteur d'*Hallelujah* fut enthousiasmé par la souplesse de ses interprètes. Voici ce qu'il en disait récemment : « Un nègre est naturellement acteur et chanteur ; chez lui, le jeu se confond avec la vie. Vous pouvez grouper quelques nègres ensemble, n'importe lesquels, ils danseront et chanteront en harmonie. Ce fut une magnifique expérience pour moi que de travailler avec eux. »

C'est un compositeur nègre, Eva Jenye, qui fut chargé du côté musical d'*Hallelujah*, on y entendra les airs populaires, les mélodies que les noirs se transmettent de génération en génération.

Nous connaissons sans doute avant *Hallelujah*, un curieux film réalisé par King Vidor à Hollywood, *Show People* (Mirages). C'est une histoire très humoristique, dont la vie intime d'une étoile de film forme la base ; l'intrigue est imaginée, mais le réalisateur a donné libre cours à son observation, et sa bande a beaucoup amusé les artistes eux-mêmes, dont un grand nombre ont offert leur concours pour former la figuration nécessaire. Les vedettes en sont Marion Davies et William Haines.

À présent King Vidor va se remettre à l'œuvre. Il n'a que trente-quatre ans, et déjà une carrière généreuse derrière lui. De tous les cinéastes américains, c'est l'un des mieux dotés, car non seulement il sait réaliser une bande avec une technique impeccable, un style propre, mais il compose lui-même ses sujets. *La Foule* nous a prouvé la puissance de sa pensée en attendant qu'*Hallelujah* nous en apporte la confirmation.

Pierre LÉPROHON.

Marion Davies et William Haines dans *Show People*.



FUMÉES triomphe au "pays noir"

FUMÉES, le film de Jaeger-Schmidt et Georges Benoît, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, sera bientôt présenté à Paris. Mais la première en fut réservée à la région minière du Pas-de-Calais où, comme on le sait, toute la bande fut réalisée. Depuis quelques semaines, *Fumées* passe à Douai, Bruay, Lens, devant des salles comblées.

Nous venons de le voir à Billy-Montigny — en plein « pays noir » — parmi des spectateurs qui pourraient être eux aussi les acteurs de ce drame et, nous réservant d'y revenir plus longuement lors de la présentation à Paris, nous pouvons dire dès à présent que *Fumées* complètera parmi les grandes productions françaises de cette saison.

MM. Jaeger-Schmidt et G. Benoît, dont ce sont là les débuts de metteurs en scène, ont fait preuve d'une sûreté de métier assez rare et d'un sens remarquable des valeurs visuelles. Des cheminées fumant sur le ciel clair, de l'architecture géométrique, des chevaux, des mouvements de grues, de câbles, de « descente », les cinéastes ont tiré d'admirables images où s'exprime toute la photographie de la mine, une poésie industrielle dont on n'a pas encore abusé.

L'histoire est simple, parfois émouvante et bénéficie d'un accent de vérité qui l'enrichit beaucoup. Le montage est excellent et quelques « flashs » lors de l'éboulement dans la mine sont fort bien réussis. Quant à l'interprétation, elle est assurée avec une belle mesure, une égale vérité. Il faut citer en premier lieu Jean Dehelly qui, dans la scène de l'ivresse notamment, nous révèle une face toute nouvelle de son talent. P. Crommelynck, qui a campé le vieux mineur d'une façon remarquable; Mireille Sécérin, très sobre et surtout, dans le début, excellente de jeunesse et de simplicité; Jean Fay, Laure Savidge, Dartagnan, etc...

LE CAPITAINE JAUNE

PENANT ces dernières semaines, les établissements du quai du Point-du-Jour, ont subi de sérieuses transformations.

Si le vieux studio n'a pas changé d'apparence, les nouveaux bâtiments, capitonnés de fibre-ciment, sont aptes à fabriquer du film parlant que l'on peut d'ailleurs y projeter aussitôt, sur un écran en verre *ad hoc*.

Mais pour le moment, l'activité est concentrée à l'ancien studio, où l'on a édifié sur *praticable* (véritable tour de force) un décor représentant une rue d'un quartier misérable de Marseille.

Pas un détail ne manque. Par la porte d'un des estaminets violemment éclairés, jaillissent par bouffées des cris, des chants, de la musique.

Entrons... Nous sommes dans un bar louche. Au comptoir poisseux sont accoudés des « gars du milieu » et des petteuses.

Dans un coin, devant deux verres à demi pleins d'un liquide pour le moins douteux, sont attablés Charles Vanel et une ravissante maîtresse.

C'est Mademoiselle d'Al-Al, nous apprend M. Jean de Sèze, metteur en scène en second.

Cette jeune artiste a déjà dansé sur plusieurs scènes parisiennes, notamment au Concert Mayol. Elle devait débiter à l'écran dans le *Cain* de Léon Poirier, mais elle ne put aller à Madagascar.

« Nous aurons donc la première de son talent, qui satisfait entièrement M. Sandberg, le metteur en scène, et M. Simon Schiffrin, directeur artistique, qui se félicite de sa découverte. »

« Avec Charles Vanel, Inkischinoff, le grand artiste mongol que *Tempête sur l'Asie* révéla au public parisien, Daniel Mendaille et Camille Bardou, notre distribution est au complet. »

« Nous avons tout lieu de supposer qu'Inkischinoff fera merveille dans ce rôle de Mongol exilé de chez lui qui, après maintes aventures, finira par prendre le commandement d'un yacht et à rentrer ainsi en son pays avec une jeune danseuse rencontrée à Marseille. »

« Le scénario, que nous devons à M. Lipmann, scénariste habituel de Josef von Sternberg est riche en péripéties et rebondissements dramatiques. Mais la psychologie n'y est pas négligée et de nombreux conflits sentimentaux permettront à Inkischinoff, Vanel et Mlle d'Al-Al de faire dévaler de tout leur talent. »

« Quant à M. Sandberg, qui assume la mise en scène, il se fit remarquer en Allemagne par quelques bons films, dont *Un Amant sous la Terreur*. »

« *Le Capitaine Jaune* comportera une partition sonore, quelques passages chantés — qui feront entendre Kiki de Montparnasse, notamment, dans ses chansons réalistes — et des scènes dialoguées. »

« Nous tournerons tout cela ici, et les extérieurs en mer, du côté de Cannes. »

« Et il y aura ainsi un nouveau film sonore et parlant français à offrir au public parisien. »

SUNLIGHT.

M. CHALITO A PARIS

M.CHALITO, directeur général de la « Prométhée-Film » de Berlin, l'une des sociétés cinématographiques allemandes qui ont fait les plus grands efforts en faveur des jeunes, est actuellement de passage à Paris.

Il espère pouvoir mettre sur pied une collaboration internationale dont nous reparlerons.



Capellani dans *La Dame aux Camélias* avec Clara Kimbell Young (1917)

PAUL CAPELLANI revient au cinéma et tourne "LA ROBE"

POUR l'amateur de cinéma, ce nom de Capellani est l'un des plus significatifs qui soient : il évoque, en effet, toute la grande période de l'après-guerre.

Albert Capellani... notre esprit se reporte aussitôt aux films de la grande Nazimova : *La Lanterne rouge*, *L'Occident*, *La Dame aux Camélias*... Paul Capellani... ce nom nous rappelle les films Pathé d'avant-guerre : *Patrie !*, *Roger-la-Honte*, *Le Roi s'amuse*, *La Maison du Baigneur*, *La Glu* (tournée avec Mistinguett), et plus près de nous, *Le Carnaval des Vivants*, de Marcel L. Herbiel, *Le Bercail*, *Suzanne* et *Les Brigands* (avec Suzanne Després) et enfin *Phéas*, film de Jean Mercanton, qui marque la retraite de ce brillant interprète.

Mais, on revient toujours... Après quelques années consacrées au théâtre, Paul Capellani revient au cinéma... en débutant dans le film parlant.

Nous trouvons Paul Capellani dans sa loge de l'Athénée — il interprète l'un des rôles principaux de *La Lettre*, d'après Somerset Maugham — en train d'essayer... un bourgeois d'ouvrier... que nous sommes loin de l'atmosphère tropicale de Singapour... Capellani s'empresse de nous renseigner :

— Je suis en train d'essayer ce bourgeois pour *La Robe*, le film parlant que je vais tourner, sous la direction d'Andrew Brunelle, d'après un poème bien connu d'Eugène Mame.

« C'est avec joie que je reviens à l'écran après plusieurs années d'absence, mais aussi avec quelque appréhension. Pensez donc ! Le film parlant est pour nous, acteurs, aussi bien que pour les metteurs en scène, un monde inconnu, mystérieux, plein d'embûches et de chausse-trappes. Il est évident que notre longue expérience du cinéma muet et aussi du théâtre nous fournira une série d'indications précieuses certes, mais qui ne seront que cela. Il nous faudra, en partant de ces bases, découvrir et reconstituer les méthodes d'expression qu'exigera le film parlant. »

« Je crois que, avec les « talkies », l'acteur pourra peut-être montrer plus de personnalité qu'en film muet : il nous faudra, en effet, tourner des scènes parfois assez longues, cinq et six minutes, sans le secours du metteur en scène qui, en film muet, nous « soutenait » presque tout le temps. »

« A ce point de vue, l'expérience théâtrale nous sera utile. Mais pas autant qu'on le pourrait imaginer : en effet, à la scène vous avez un guide sûr : le public. Vous sentez tout de suite si « ça porte » ou non, et vous rectifiez votre jeu en conséquence. Mais en film parlant, ce n'est qu'après coup que l'on en pourra juger ! Et nous allons au-devant de bien des surprises, de bien des déconvenues ! »

« N'importe !... J'aborde le film parlant avec le désir de bien faire, d'y étudier et d'y apprendre un côté de notre art jusqu'ici insoupçonné. Je souhaite que les résultats en soient heureux et que je puisse me consacrer à servir le cinéma parlant avec l'ardeur et la foi que j'ai dépensées au service du cinéma muet. »

On sonne « en scène... ». Dans quelques minutes, Paul Capellani sera... à Singapour ! Invitation au voyage ! C'est peut-être ce qui nous incite à lui demander :

— Et l'Amérique ?

(Car Capellani interpréta là-bas, à la fin de la guerre, maints films, dont *Dark Silence*, *Eastest Way*, *The Common Law*, *La Dame aux Camélias*, avec Clara Kimbell, Young, etc.)

— Je n'y pense pas le moins du monde, nous répond-il franchement. Je me trouve aussi bien en France. D'autant plus que, quelques amis mis à part, je n'ai plus guère d'attachés aux États-Unis : mon père, Albert Capellani est rentré d'Hollywood, voici quatre ans, contraint par son état de santé à abandonner ce cinéma qu'il a tant aimé. Alors... que ferais-je en Californie ?

Cecil JORGEFELICE.

ERLKÖNIG devient un film français

La vieille légende allemande du roi des aulnes, dont Goethe s'est inspiré en écrivant sa fameuse ballade intitulée *Erkônig*, et Schubert en composant la musique qui accompagne cette poésie, a suggéré à Pierre Lestringuez l'idée d'un film sonore et parlant. Ce scénariste a donc fait le découpage et rédige le dialogue du *Roi des Aulnes*, dont la réalisation sera entreprise par Marie-Louise Iribé au mois de janvier 1930.

Ce film aura une longueur d'environ 1.500 mètres et comprendra deux versions : une française, l'autre allemande.

Afin de faire comprendre aux spectateurs la peur qu'éprouve un enfant porté par son père sur un cheval en traversant une immense forêt, au sein de laquelle il croit toujours voir le terrible « roi des aulnes », P. Lestringuez a imaginé de préhérer à cette longue chevauchée nocturne par une scène d'atmosphère et d'explication dans une auberge. Elle sert en quelque sorte à présenter au public français les personnages du père et de son fils qui doit mourir d'effroi et à nous faire connaître la vieille légende germanique.

La plus grande partie du film se déroulera, la nuit, durant un orage, dans une énorme forêt. Ces tableaux seront réalisés au studio dans les Pyrénées ou les Cévennes et en Allemagne, dans la Forêt Noire.

L'exécution du *Roi des Aulnes* demandera deux mois. Tous les artistes français de ce film, sauf un, joueront dans les deux versions, française et allemande.

LOUIS SAUREL.

RENE CLAIR tourne *Sous les toits de Paris*

RENÉ Clair va réaliser son premier film parlant, *Sous les toits de Paris*. Cette production sera mi-comique, mi-dramatique. Le scénario a été écrit par René Clair lui-même.

— L'action de ce film se déroulera uniquement dans les quartiers populaires de Paris, nous a dit le futur animateur de cette production. Chose rare ! On ne m'a pas obligé à incorporer coûte que coûte dans mon scénario des scènes ayant pour cadre un luxueux dancing ou un énorme palais. Je pourrai montrer le vrai visage de Paris, et non point des tableaux conventionnels comme les aiment les étrangers.

— Quand commencerez-vous ?

— Le 2 janvier dans l'un des studios sonores Tobis d'Épinay. Presque tout le film sera réalisé là. Nous reconstituerons en effet, au studio et dans le parc qui l'avoisine, quelques rues d'un quartier populaire de Paris, des intérieurs d'ouvriers, etc...

— Quelques scènes seront filmées à Belleville ou Ménilmontant.

— Il y aura dans *Sous les toits de Paris* un bal musette ; mais nous nous efforcerons de donner à ce tableau un aspect réaliste, et non point d'imiter l'apparence très théâtrale de certains bals de la rue de Lappe, où il ne manque qu'un représentant de l'agence Cook and Co !

— Vos interprètes ?

— Albert Préjean jouera le rôle d'un chanteur des rues, Pola Héry, la Bohémienne du *Capitaine Fracasse*, sera une petite jeune femme de caractère très indépendant. Le chanteur Bill Bocket du *Lapin Agile* incarnera un personnage louche mais de caractère bon enfant.

— Vos collaborateurs ?

— Georges Lacombe, le réalisateur de *La Zone* et de *Bluff*, sera mon assistant. J'aurai pour opérateur Pénal, qui a fait les photographies de *Gardiens de phare*. Décorateur : Meerson. Les costumes seront de René Hubert, qui imagina les robes des veillées du *Mensonge* de Nina Petrovna, *Asphalte*, *Le Vent*, etc...

— Quand pensez-vous avoir terminé ?

— Mon film sera présenté au printemps.

— Comprendra-t-il des versions en langues étrangères ?

— Très probablement.

I. S.

VENDANGES

Un tout jeune et nouveau cinéaste vient de se révéler avec un film, court, peut-être, mais non moins intéressant pour cela, qui témoigne d'un talent intéressant à suivre, très personnel et qui promet de fort jolies choses pour l'avenir.

Ce film, un documentaire, prouve une fois de plus que ce genre bien compris et bien traité peut donner matière à des choses remarquables, à de véritables compositions visuelles. Le documentaire est, selon nous, la meilleure école cinématographique. Tous ceux qui se sont le plus sûrement révélés, ces derniers temps, se sont affirmés avec des films plus ou moins documentaires. La chose n'est pas aussi aisée qu'on le croit. Un documentaire, pour être bien fait, nécessite une connaissance parfaite des choses, de l'écran, et cela est si vrai que les bons films de ce genre sont assez rares.

Le film dont nous parlons, intitulé *Vendanges*, fut tourné, est dit, aux environs de Montpellier, par M. Georges Rouquier qui fut assistant de Deslav, l'auteur de *La Marche des Machines* et des *Nuits électriques*.

Vendanges, que nous verrons bientôt dans une salle spécialisée, manifeste une recherche très intéressante dans l'expression visuelle, une sorte d'impressionnisme cinématographique.

A. M.



Débraillé, sordide, l'œil chargé d'hypnose et de lubricité, ainsi apparaît Nikolai Malikoff dans le rôle de Raspoutine, de *L'Homme aux Yeux verts*.

Un Greuze revu et corrigé par John Boles et Mary Astor, dans *Après la Rafle*.

Vous n'aimeriez pas rencontrer ce vagabond au coin d'un bois, la nuit. C'est pourtant le sympathique Wallace Beery dans sa truculente composition des *Mendiants de la Vie*.

On verra cette semaine à Paris

L'HOMME AUX YEUX VERTS (Raspoutine)

Réalisation de Martin Berger.
Interprétation de Nikolai Malikoff, Nathalie Lissenko, Diana Karenne, Jack Trevor.

Raspoutine est de tous les personnages contemporains, le plus passé dans la légende. Il y a plusieurs versions sur sa vie, et d'autres non moins nombreuses sur sa mort. Mais cet être étrange, qui fut doué d'un pouvoir fascinateur incontestable et qui avait de la puissance et de la psychologie, mérite certes qu'on s'attache à sa mémoire, même fût-elle celle d'un être néfaste et sordide.

Après le roman et le théâtre, le cinéma nous offre un Raspoutine de grande allure.

Son réalisateur : Martin Berger, n'est pas un inconnu pour nous. N'est-il pas le réalisateur récent de *Un Amant sous la Terreur* et de *Perfidie* ?

La conception qu'il eut de Raspoutine est très personnelle. Il a dépouillé le moine de son mystère et le montre surtout comme un être paillard, débauché, que sa sensualité conduisit parfois aux pires imprudences, et qui, pour l'essayer, commet les crimes les moins excusables : un homme et non un saint.

Raspoutine a trouvé en Nikolai Malikoff un interprète d'envergure. Il a composé un visage hallucinant, et les fameux yeux verts étincellent dans un feuillet de barbe et de cheveux longs. Les gestes, l'attitude, les réflexes, tout à l'allure du réel, et l'on ne doute pas que Raspoutine fut comme cela.

Le film commence dans le village lointain où la superstition fait déjà du guérisseur, de l'envoûteur, un saint dont il faut suivre l'étrange évangile. Raspoutine est amené à la Cour de Saint-Petersbourg sur la demande expresse de l'Impératrice dont on a, à l'avance, circonvenu l'esprit.

Raspoutine sait parler à cette mère exaltée, et, fiction ou non, rend malade le petit tsarévitch pour qu'il lui soit plus facile de le sauver, et d'entrer définitivement.

Dès lors, Raspoutine est tabou. Il devient tout-puissant à la Cour, fait nommer des paysans illettrés à des hauts postes de régie et d'administration et commence à gagner les plus aristocratiques dames de la Cour à ces saturnales où les Grandes-Duchesses et les Princesses servent de bacchantes.

Sa sensualité débordante, sa cruauté, sa saleté, son goût pour le répugnant lui attirent la haine des esprits raffinés, et quelques seigneurs forment bientôt un clan d'opposition, clan parmi lequel se trouve le Grand-Duc Michel.

Raspoutine sent que son étoile est liée à celle de l'Impératrice. Il lui prédit alors qu'elle ne sera jamais malheureuse tant qu'il vivra, et que le tsarévitch est la condition même de sa sécurité. L'Impératrice fait veiller sur Raspoutine comme sur son plus cher bien. Elle gagne à sa cause le tsar, nature faible, mais ne peut empêcher le complot qui aura raison du moine diabolique.

Un soir, Raspoutine, qui a déchaîné la colère des aristocrates en provoquant le suicide d'une femme très distinguée, accepte de se rendre à dîner chez le prince Yousouf, dont il désire la femme : Irina.

En jouant de vieilles romances tziganes sur sa balalaïka, le prince Yousouf émeut l'âme dure de Raspoutine qui pense à son pays lointain, à ses steppes, à son enfance. On profite de ce moment d'inattention pour empoisonner le verre du moine. Mais Raspoutine est un colosse, et le poison l'entraîne mais ne le couche pas. Il se dresse encore vivant, et Yousouf, qui se décharge sur lui son revolver d'ordonnance. Un autre ami, un officier, vide sur lui son revolver, et Raspoutine rend enfin son âme au diable. Le grand corps est jeté à l'eau.

J'ai nommé Martin Berger. Ce réalisateur de classe a composé une œuvre solide, sobre, sans grands éclats, mais sans faiblesses non plus. Elle est reconstituée avec faste et noble, avec un je ne sais quoi qui donne un accent de vie à l'atmosphère. La photographie est merveilleuse. Au début du film, on admire de jolis tableaux de steppes sibériennes où le ciel et l'étendue terrienne forment une composition harmonieuse.

C'est à Diana Karenne, l'altière et sensible actrice russe — actuellement à Paris — que Martin Berger a confié le rôle redoutable de l'Impératrice. Elle s'en est tiré avec une distinction et un tact sans exemple. Il faut particulièrement signaler la courte mais impressionnante silhouette de cette femme séduite par le monstre et qui, honteuse, se donne la mort. C'est la grande tragédienne russe : Nathalie Lissenko qui lui donne son visage douloureux et son caractère intensément humain. Jack Trevor a déjà, paraît-il, le prince Yousouf qui séjourne sur notre Côte d'Azur. Notre hôte aristocratique ne s'est pas reconnu. Néanmoins, Trevor, avec son type anglo-saxon, a eu une sobriété mélancolique et racée qui ne semblent convenir pour l'interprétation — active — d'un rôle également légendaire. Alfred Abel joue un rôle de ministre intrigant et révolté avec une subtile intelligence.

■■■■■■■■■■

APRÈS LA RAFLE

Réalisation d'Irving Cummings.
Interprétation de Mary Astor, Ben Bard, John Boles et Robert Elliott.

Il y a une convention dans tout. Dans les films réalistes américains, elle donne généralement le beau côté au bandit, au hors-la-loi, bootlegger, assassin ou voleur. Dans *Après la Rafle*, la convention est transformée, le beau rôle est dévolu à un policier et les bandits se révèlent comme d'infâmes crapules indignes de la pitié sentimentale des spectateurs. Mary Astor interprète

■■■■■■■■■■

une petite orpheline, « avalée » par New-York et qui se trouve sous l'emprise néfaste d'un souteneur-escroc (rôle joué par Ben Bard). Elle échappera à cette domination, se mariera, mais le passé la poursuivra. Alors un policier — rôle que joue avec grand talent Robert Elliott — s'arrangera à l'américaine » pour que le bandit ne parle plus. Et c'est sur cette amoralité que le film se termine.

Irving Cummings renouvelle sa virtuosité de *Club 73* et nous présente une série de visages grotesques et effrayants, dans ce rythme un peu lent qui ajoute à l'atmosphère sourdement angoissante. Cette horreur au ralenti, ces masques où affluent le vice et le crime, ces gestes mous et effrayants ressortissent à un cinéma romanesque et criminel dont Cummings est vraiment le maître.

Un film de qualité. ■■■■■■■■■■

LES MENDIANTS DE LA VIE

Réalisation de William Wellmann.
Interprétation de Wallace Beery, Richard Arlen et Louise Brooks.

Simple histoire de vagabondage américain où les héros ne se montrent à l'écran que sous les détroques les plus hétéroclites. Cela nous change des comédies avec toilettes somptueuses et autos de grand luxe.

Le décor est la nature du Nord des États-Unis. Personnage : un vagabond sentimental, un autre vagabond, plus jeune et poursuivi par la malchance, enfin une petite mendiante inculquée d'assassinat et qui fuit la justice, déguisée en garçon.

Cette curieuse aventure a deux mérites : elle est aérée, originale et fort bien jouée par Richard Arlen, jeune premier éloigné des amoureux conventionnels américains et fort sympathique ; par Wallace Beery, goguenard, fanfaron, batailleur et émouvant, et par Louise Brooks, gentille et piquante. ■■■■■■■■■■

LES PRISONNIERS DE LA MONTAGNE

Réalisation de G. W. Pabst et Arnold Fank.
Interprétation de Léni Riefenstahl, Ernst Petersen et Gustave Diésl.

Nous avons consacré une page spéciale à ce beau film qui sort actuellement sur les Boulevards. Nous sommes heureux de redire ici la valeur et la beauté de cette œuvre où la montagne prend la place prédominante, et de complimenter les trois grands acteurs que sont Léni Riefenstahl, sculpturale, rythmique et noble ; Ernst Petersen, simple ; Diésl, tragique. ■■■■■■■■■■

SI PAPA SAVAIT ÇA !

Comédie humoristique réalisée par Joseph Henabery, interprétation par Reginald Denny, Alice Day et Thomas Rickett.

Reginald Denny me paraît baisser un peu, mais il garde un entrain réel dans les scènes d'imbroglio où il est poursuivi par un père alarmé et par un fonctionnaire outragé. Des aventures mi-sportives, mi-sentimentales se déroulent dans un bureau de police. *Si papa savait ça* tient du vaudeville et de la comédie humoristique. ■■■■■■■■■■

PERFIDIE

Réalisation de Martin Berger.
Interprétation de Maria Korda, Marcel Vibert, Adalbert-Hans Schlettow, Hélène Stiel, Paul Otto, Hans Albert.

Un vieux roman de Georges Ohnet peut donner, dans une adaptation cinématographique moderne et luxueuse, cette curieuse bande que voilà : réussite en même temps que ratage. A la fois nous sommes intéressés, piqués, puis déçus. Des tableaux atteignent un art parfait, à cause de leur lumière merveilleuse, de leurs décors d'un modernisme aisé... et puis d'autres, moins soignés, plus « mélodramatiques », nous indiquent nettement que l'influence du roman d'Ohnet a submergé l'esprit personnel du réalisateur.

Maria Korda porte des robes suggestives, mais son maquillage n'est pas toujours très au point. Elle n'en est pas moins très belle et fascinante. Marcel Vibert, notre compatriote, est un bon pataud qui a du talent et de la sincérité. Schlettow, comme toujours, a de la race. Les paysages de la Côte d'Azur font une mouvante ceinture de décors prestigieux. ■■■■■■■■■■

SA VIE PRIVÉE

Réalisation de Frank Tuttle.
Interprétation d'Adolphe Menjou, Kathryn Carver, Margaret Livingston.

Georges aime Eleanor. C'est l'attente cordiale. Eleanor aime Georges. Mais Georges est frivole, et sa réputation de coureur est solidement établie. Il faudra toute la diplomatie et le charme vainqueur de Georges pour qu'Eleanor se laisse enfin épouser.

Et voilà, ce n'est pas autre chose... et c'est charmant, un peu long, mais très coquette et spirituel à cause de la personnalité de Menjou, qui n'est pas si diminuée qu'on veut le laisser croire.

Mais comme ce Paris vu par un Californien nous semble donc fantaisiste ! René OLIVIER. ■■■■■■■■■■

Cinémonde a rencontré à son passage à Paris W. S. Van Dyke, qui vient d'achever :



En haut : Edwina Booth, la divinité blanche, entourée de sa suite d'ébène traverse le Niger dans un bac d'un modèle bien primitif.

A gauche : Quel costumier théâtral, à l'imagination des Gémier, Copeau ou Juvet peut rivaliser avec le pittoresque naturel de ces deux acteurs indigènes ?

D'OMBRES BLANCHES AU TRADER HORN

Le metteur en scène S. Van Dyke a passé vingt-quatre heures à Paris avant de s'embarquer pour New-York et Hollywood et nous avons pu passer une heure en sa compagnie. Le réalisateur fameux d'*Ombres Blanches* est d'une simplicité charmante. Ce grand garçon de quarante-deux ans — au fait a-t-il quarante ans ou vingt-cinq ? Avec ces Américains d'allure sportive, on ne sait jamais ! — raconte son expédition au cœur de l'Afrique comme s'il s'agissait d'un simple déplacement à Orléans ou Pithiviers :
— Eh bien ! voilà, je suis resté six mois dans le Congo Belge et l'Ouganda et je rapporte, je crois, un film intéressant.
— Vous avez utilisé beaucoup de pellicules ?
— Vingt mille mètres environ, dont nous n'utiliserons à peu près que trois mille mètres.
— Pendant votre séjour, pas d'accidents, de maladies ?
— Non, rien de grave. Seulement les petites misères qui guettent le voyageur qui se

mêle de visiter des pays assez sauvages. L'euphémisme est charmant. S. Van Dyke, tout en émaillant la conversation de détails de rire — il est d'une santé, d'une gaieté vraiment communicatives — nous raconte comment se déroulèrent ses chasses au lion, à l'éléphant, comment furent réalisés les principaux épisodes de *Trader Horn*. Il ne tarit pas d'éloges sur ses interprètes blancs : Miss Edwina Booth, Harry Carrey, qui joue le rôle du vieux Trader, et Renaldo Duncan. Et il nous parle aussi de ses interprètes de couleur dont il a ramené deux superbes exemplaires pour être filmés aux studios de Hollywood, les raccourcis parlés de son film. Car rappelons-le, *Trader Horn* est un film sonore et parlant et l'un des plus beaux d'un matériel pesant et encombrant ne fut pas l'une des moindres difficultés de cette réalisation achevée en pleine brousse africaine.
L'ambition de Van Dyke était de enregistrer pour la première fois les bruits de la jungle, les chants des indigènes et les cris des fauves. Et comme il murmure « qu'il croit avoir réussi », nous pouvons avoir confiance.
En quittant M. Van Dyke nous avons pu constater que ses deux colosses d'ébène ramenés du fin fond des forêts africaines ne passaient pas inaperçus dans le palace de Champ-

TRADER HORN



A gauche : Van Dyke a remporté de l'Afrique des extérieurs d'une beauté magistrale.



On prend un cadenas fabriqué à Levallois-Perret, un tire-bouton et une alliance et on obtient un chef de tribu !

Le bel amour américain règne même au Congo belge. (Edwina Booth et Renaldo Duncan)

Élysées où, en toute simplicité, il les avait installés !
Maintenant, vous penserez sans doute, qu'après avoir si bien travaillé, S. Van Dyke aspire à prendre un repos bien gagné où tout au moins de tourner tranquillement son prochain film dans les studios californiens. Eh bien, savez-vous où cet homme étonnant qui « déteste voyager » — ce sont ses propres paroles — ambitionne de réaliser son prochain film ? Aux Indes ! Dario Vidi.

Ce réalisateur américain, dont le nom laisse supposer des origines flamandes, est né à San-Diego, en Californie, le 26 mars 1887. Sa famille comptait, nous dit-on, des gens de marque ; son père était juge supérieur, sa mère actrice, un de ses cousins, Henri Van Dyke, fut un philosophe célèbre et son oncle un critique d'art fort écouté. Quant à lui, il devint metteur en scène après avoir fait de multiples métiers, entre autres ceux de chiffonnier, mineur et journaliste. Il est probable que la variété de ces professions ouvrit son sens d'observation, puisque nous le retrouvons plus tard auteur dramatique et enfin scénariste. Il écrivit de nombreux sujets de films avant de pouvoir lui-même devenir réalisateur. *Ombres blanches* nous a prouvé quelle belle recrue avait faite, avec Van Dyke, le cinéma américain.

On sait que cette remarquable bande fut tournée dans les îles Marquises, à Tahiti, avec la collaboration de Robert Flaherty qui nous avait déjà rapporté auparavant, des mers du Sud, l'admirable *Moana*. Cette collaboration ne doit

pas être oubliée, car elle contribue pour une large part à la beauté du film. Dans les paysages si délicatement lumineux qui forment l'ouverture d'*Ombres blanches*, dans ces marines crépusculaires on sent la marque de Flaherty. Mais elle ne s'impose pas, elle n'écrase pas l'action, elle s'y incorpore simplement. Van Dyke et Flaherty ont compris le secret d'une véritable collaboration.

Ils arrivèrent dans l'île de Tahiti, le 10 décembre 1927, et y passèrent plus de cinq mois avec leurs interprètes, Raquel Torres et Monte Blue, au milieu de la population indigène qui se montra comme de coutume fort habile pour la figuration. Ce séjour souvent pénible par suite du climat polynésien et de l'humidité, nécessita cependant un effort constant pour vaincre une multitude de difficultés matérielles. Seule l'organisation américaine permet de telles entreprises. W. S. Van Dyke possédait sur les lieux mêmes où il tournait, bureaux, laboratoire, salle de projection, installation de T. S. F. lui permettant de demeurer en rapport constants avec Hollywood. Mais, grâce à cela, quel accent de vérité pare *Ombres blanches* ? A quelle perfection de photographie atteint ce merveilleux poème tropical ? Car c'est bien un chant de vie primitive qui a déroulé sur l'écran ses harmonies. Dans le cinéma tout entier *Ombres blanches* apparaît comme l'œuvre la plus fraîche, la plus délicieusement pure que nous connaissions, une sorte de *Paul et Virginie* à l'écran, une *Case de l'Oncle Tom*, en images. Cela seul suffirait pour qu'un tel film demeure, car on ne se lasse pas d'émotions qui prennent leur source à travers tant de poésie.

En adaptant ainsi le roman de Frédéric O'Brien, Van Dyke a confirmé ce besoin de simplicité qui précède, en Amérique, l'avènement du film parlant et plaça le cinéma d'outre-Atlantique au-devant de tous les autres. Qu'on se souvienne de *Solitude*, *La Foule*, *Le Vent*.

Je ne crois pas que le synchronisme sonore ait ajouté beaucoup au prestige d'*Ombres blanches*. Il lui enlève peut-être même une part de sa féerie, mais constituait, surtout à l'époque, un « attrait » curieux. On pourrait dire de cette bande : chef-d'œuvre de l'art muet, essai de film sonore. Les mélodées indigènes, les sifflements de Monte Blue ne manquent pas de charme, mais dès l'instant où l'on admet le principe du son à l'écran, l'accompagnement musical devient une hérésie.

Tout ceci n'a déjà plus d'importance aujourd'hui. Il reste un document de toute beauté et aussi un témoignage étrangement cruel sur la civilisation. Nous n'avons pas souvent rencontré au cinéma, sous des dehors aussi limpides, un pessimisme aussi amer. La belle fin d'*Ombres blanches* révèle l'aurore de son auteur, sa force également. Les ombres blanches des civilisés auront bientôt souillé toutes les terres vierges. P. LEPROHON.



ARRANGEMENT DE A. BRUNYER

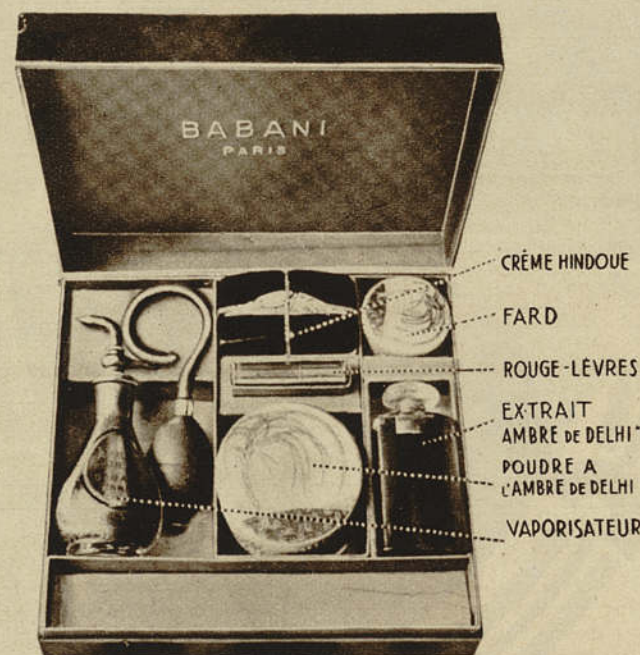


MON RÊVE!! POSSEDER UN
COFFRET BABANI!!

MARIE GLORY
que l'on verra bien-
tôt dans "Miss
Lohengrin"



Le coffret contenant les 12 extraits énumé-
rés ci-contre, le coffret complet franco de
port et d'emballage Frs. 165



CRÈME HINDOUE
FARD
ROUGE-LEVRES
EXTRAIT
AMBRE DE DELHI
POUDRE A
L'AMBRE DE DELHI
VAPORISATEUR

Coffret de Beauté "HINDOU" le coffret
complet Franco de port et d'emballage
Francs 150.

LA CHARMANTE ARTISTE traduit par ces mots l'expression de ravissement qui sera celui de chaque femme comblée, parce qu'un de ses attentifs comme on disait au "Grand Siècle", aura su présenter son vœu le plus cher.

LE COFFRET "BABANI" est en effet une pure merveille, qu'il s'agisse du coffret exotique contenant les douze extraits suivants :

AMBRE DE "DELHI" - "Saïgon" - "Afghani" - "Chypre Egyptien" - "Sousouki" - "Ligiea" - "Jasmin de Corée" - "Ming" - "Yasmak" - "Cillet du Japon" - "Rose Gullistan" - "Just a Dash".

SOIT, DU COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant tout ce qui est indispensable pour parfaire aux soins de la beauté féminine. La qualité absolument unique de la crème Hindoue est incomparable, toute femme soucieuse d'entretenir la fraîcheur et l'éclat de son teint doit l'utiliser.

LE "ROUGE POUR LES LÈVRES", le "Fard pour le visage", la "Poudre de riz" parfumée à l'Ambre de Delhi sont des produits absolument uniques pour lesquels les chimistes occidentaux ont raffiné encore sur la science des mystérieux chercheurs de l'Orient.

LE VAPORISATEUR "BABANI" qui est l'ornement indispensable de tout boudoir féminin, complète avec un flacon du fameux extrait l'Ambre de Delhi, ce délicieux coffret. Que ce soit pour son parfum ou pour les soins de son visage, chaque femme a son secret, le combine et s'y tient pour un temps ; mais les recherches sont parfois longues, tandis qu'avec le coffret "Babani" elle n'a plus qu'à choisir sûre d'y trouver le complément indispensable à sa beauté.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" contenant les six articles énumérés ci-dessus sera expédié contre la somme de 150 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-contre.

LE MÊME COFFRET "WEEK END" contenant seulement trois échantillons : la Poudre de Riz à l'Ambre de Delhi, la Crème Hindoue, l'Extrait "Ambre de Delhi" sera expédié contre la somme de 22 frs, franco de port et d'emballage. - Voir dessin ci-dessous.

DANS VOS COMMANDES, indiquez pour la poudre la teinte que vous désirez : "Ocre clair", "Ocre foncé", "Blanche", "Naturelle", "Rachel".

POUR LE ROUGE-LÈVRES, indiquez votre coloré préféré : "Clair", "Moyen", "Foncé".

IL NE SERA FAIT aucun envoi contre-remboursement, seuls sont acceptés : mandats, chèques ou espèces.

LE COFFRET DE BEAUTÉ "HINDOU" étant un article vendu exceptionnellement en "réclame", il n'en sera expédié qu'un seul par personne.



BABANI

98^{BIS} BOULEVARD HAUSSMANN
PARIS

NOTRE VISAGE EST UN INSTRUMENT

TOUTES les arts sont basés sur une méthode stricte, des principes, un entraînement quotidien. Pourquoi donc le cinéma qui les contient tous ne serait-il qu'une improvisation? On oublie trop qu'il y a des lois de la mimique comme il y a des lois de l'émission du son et des lois chorégraphiques immuables et que chaque personnage d'un film devrait être composé, étudié longtemps à l'avance comme pour un rôle au théâtre.

L'artiste homme, généralement

ressent ce besoin, mais la femme,

la jolie femme débutante surtout,

qui ne songe qu'à être « jolie »,

oublie trop souvent qu'il est

nécessaire de sacrifier parfois la

perfection inexpressive d'un visage

afin de le rendre malléable, de tra-

vailler, d'assouplir les muscles de la

face, de les soumettre à une volonté

maîtresse, indépendamment de l'am-

biance dans laquelle on peut se

trouver.

Je crois que les danseuses sont

de très bonnes artistes de cinéma.

Tout leur corps mime harmo-

nieusement. Elles se meuvent

avec une aisance expressive, chacun

de leurs gestes découle l'un de

l'autre, chaque jeu de physionomie

arrive à un maximum d'expression

par une graduation savante qui



Tonia Kleczkowska.

Un homme intelligent fait
amende honorable

■ Dans les *Daily News*, le grand quotidien illustré de New-York, sous le titre de *Behind the News*, paraît régulièrement une colonne satirique signée par Mark Hellinger.

Or, il y a deux ans, notre héros avait fait un voyage à Paris, et l'article relatant son impression des amusements de la Ville Lumière n'était guère fait pour flatter notre amour-propre national.

Il concluait par cette injustice :

Maurice Chevalier, du Casino de Paris, n'est lui-même qu'un acteur de second ordre, qui ne doit sa popularité et son succès qu'à la classe vraiment inférieure de ses confrères.

Ceci s'était gravé dans ma mémoire. Lorsque *La Chanson de Paris* fit son apparition sur Broadway, l'été dernier, je surveillai les *Daily News*, m'attendant à de nouveaux coups de griffe, mais Hellinger restait muet. Que se passait-il?

The *Love Parade* fut présentée aux New-Yorkais, le 19 novembre. Deux jours après paraissait cet écho dans *Behind the News* :

Personne n'est invincible ; lors d'un voyage à Paris, je portais un jugement faux sur Maurice Chevalier. Je me suis rendu compte de mon erreur.

Chevalier est un grand artiste.

...Et Mark Hellinger, un garçon intelligent !

■ Onze dollars le ticket était le prix d'entrée le soir de la première de *Love Parade*. Voici pour les calculateurs une belle occasion d'établir en francs et en centimes le degré d'admiration des Américains pour notre grand Maurice.

■ Paramount on *Parade*, passera bientôt sur Broadway et naturellement nous y verrons Chevalier.

■ Dans sa prochaine comédie *On the Set*, Buster Keaton se décidera enfin à chanter. Lon Chaney et Charlie Chaplin sont les derniers défenseurs du film muet.

Et tous deux commencent à faiblir. *City of Lights*, avec Charlie, sera sonore et avec adaptation musicale, et Lon Chaney a annoncé aux directeurs de la M.-G.-M. qu'il parlerait s'il recevait une augmentation.

...Il ne l'a pas reçue !

New-York.

Raymond ANDREWS.

La vogue du cinéma parlant
est-elle universelle ?

(De notre correspondant particulier de Buenos-Aires).

On l'affirme souvent avec conviction, mais il faudrait, pour en avoir la certitude, recueillir d'autres opinions que celles d'un grand producteur américain.

Cinéma a déjà interrogé le public parisien. Laissons parler aujourd'hui un spectateur d'outre-Atlantique, d'Argentine, où le cinéma a gagné la faveur de tous les publics.

Il faut ici faire une division bien distincte entre le film sonore et le film parlant. Ainsi, par exemple, après la projection de *La Divine Lady*, avec Corinne Griffith, où l'on retrouve tout ce que l'on admire dans le cinéma : un sujet, une action et une mise en scène irréprochable, où l'on voit de plus se dérouler une bataille navale, accompagnée de tout son tumulte, le spectateur est naturellement enthousiasmé. Non seulement il n'entend plus un coup de grosse caisse à la place d'un coup de canon, car tous les bruits sont admirablement synchronisés, mais il admire encore la voix fine et timbrée de Corinne Griffith chantant une ou deux mélodies sentimentales. C'est pourquoi le spectateur nous répond : « Mais c'est merveilleux ! Le film sonore ne fait qu'ajouter des qualités à celles déjà si nombreuses du film muet. »

Le même spectateur, après l'audition d'un film entièrement parlant : « Je vous avoue, dit-il, que j'ai été déçu. D'abord, il me semble que l'on a négligé sujet, action et mise en scène. Et puis, je n'ai pas compris un seul mot de tout ce que j'ai entendu. Vous concevez donc que je n'y retournerai pas, car si je ne vois jamais voir une pièce de théâtre dans une langue que je ne connais pas, je n'irai pas davantage entendre un film parlant en anglais. »

La, en effet, me semble résider la lacune qu'il sera impossible de combler.

L'hiver dernier, une compagnie de théâtre français, dirigée par M. Maurice de Féraudy, avait créé ici *Le Procès de Mary Dugan* avec Jean Max, Roger Gaillard et Mlle Lucienne Guivrière. La pièce obtint un grand succès et, jouée plus d'une vingtaine de fois, fit salle comble à toutes les représentations. Puis elle fut traduite en espagnol et tint l'affiche cinq mois ! C'est dire combien elle avait gagné la faveur du public. Enfin, quand une salle de cinéma projeta le film parlant *Le Procès de Mary Dugan* en anglais, avec d'excellents artistes pourtant, tels que Lewis Stone, Norma Shearer, etc., il ne lui fut pas possible de le tenir au programme plus de six jours. N'est-ce pas là un exemple probant ? Y a-t-il un moyen d'y remédier ?

J. B.

éviter les heurts pénibles, équivalant aux « trous de la voix », qu'on observe trop souvent chez les artistes non préparés.

Les meilleurs maîtres d'expression préconisent un mécanisme de la mimique, dans lequel le talent de chaque artiste doit verser la matière riche ou fluide de sa personnalité. Y a-t-il un virtuose qui puisse se produire sans avoir travaillé son instrument? Notre visage est un instrument. Travaillons-le pour qu'il soit docile et chante comme nous voulons. Des exercices des paupières, des narines, des lèvres, du front, simples ou combinés, basés sur le même principe que les exercices d'assouplissement du corps mis en honneur par Isadora Duncan, serviront à nous rendre maîtres des nuances subtiles et graduées qui constituent le fameux « jeu intérieur » aimé des critiques.

Lorsque j'ai tourné, j'ai pu me rendre compte que la technique de la mimique acquise et qui fait choisir dans le jeu infini des expressions l'expression propre, est le moyen le plus certain de « jouer juste » là où les nerfs seuls échouent lamentablement, insuffisamment soutenus par l'atmosphère difficile du studio.

Tonia PAWELL (Kleczkowska).

A la Foire aux Puces avec
Gloria Swanson

La Zone ; Lacombe l'a dépeinte et avec quel talent ! Un rendez-vous de débris de misère, un monceau d'épaves que se disputent des épaves humaines.

C'est là que j'ai rencontré Gloria Swanson. Elle était vêtue comme il y a cinq ans, dans ce vieux film qui s'appelait *Every Woman Husband*, j'ai revu sa capricieuse frange et ses jambes nerveuses gainées de noir. C'était la Gloria qui n'était point encore marquise et qui captivait les premiers cinéastes par sa piquante beauté.

Je l'ai retrouvée parmi de vieux papiers et son image toute jaunée voisinait avec des phares d'autos, de vieux godillots, des chiffons qui sentaient le rance.

Délicieuse photo et combien rare ! Que ce cliché mal pris m'a ravi ; je vous ai retrouvée acide Gloria, plus belle peut-être qu'aujourd'hui, plus séduisante surtout.

Vous étiez bien mal à l'aise dans ce triste lieu que vous n'osiez pas égarer de vos manières mutines. Vous m'avez fait peine à voir ; je vous ai demandé de m'accompagner et je vous ai emportée... pour six sous !

Ensemble, nous avons examiné toutes ces bobines de film qui gisaient, rayées, abîmées et graisseuses, parmi de vieilles clés. Nous avons trouvé un bout de scène de Médée, colorée comme une image d'Épinal, des fragments de *Pathé-Revue* ; en furetant bien, nous avons revu plus d'une ancienne vedette de l'écran, emprisonnée dans son cercueil de gélatine ; vous avez même été très vite pour reconnaître Pola Négri, votre concurrente de jadis !

Puis parmi de vieux bouquins nous avons aperçu une autre photographie de cinéma. C'était une image — comment avait-elle pu échouer là ? — de *La Marche des Machines*. Agréable paradoxe que cette photo d'un film symbolique du modernisme parmi de vieux résidus !

Vous souvenant de votre ancienne situation, et comme vous avez bon cœur, vous m'avez demandé de l'acheter aussi.

Je l'ai marchandé quatre sous !

Près de là un phonographe à rouleau nasillard.

Et nous sommes partis ensemble en parlant du film sonore...

Maurice M. BESSY.



BESSIE LOVE...

...La charmante triomphatrice de « Broadway-Melody ». En passant des « movies » aux « talkies » elle n'a rien perdu de sa grâce et de son émotion. A cela rien d'étonnant : elle reste fidèle au ROUGE 1930 de VIOLET. On y tient le plus parce qu'il tient le mieux. »

CHOCOLAT



Extra fondant, au lait, au lait noisette.

A l'Occasion des Étrennes

Le chocolat Kwatta
à ÉPINAY-VILLETANEUSE

enverra gratuitement un bâton à toute personne qui en fera la demande

INNOPHONE

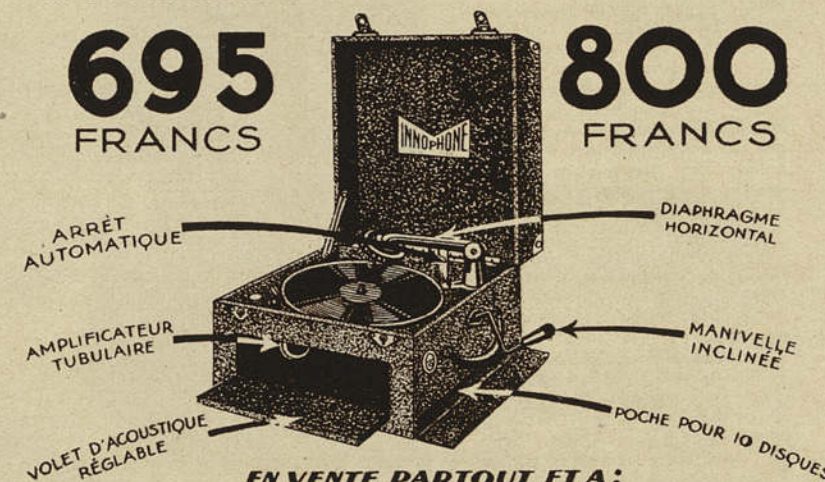
CLIFTOPHON PATENTS

LE "JUNIOR"
INCOMPARABLE

695
FRANCS

LE "WONDER"
JOUE FERMÉ

800
FRANCS



EN VENTE PARTOUT ET A :

L'ART MUSICAL ENREGISTRÉ 103, 105 rue St Lazare, Paris	LA BOITE A MUSIQUE 133, B ^e Raspail, Paris	INNOVATION 104, A ^e Champs Élysées, Paris
LEDAN 95, r. de Richelieu, Paris	LUTHERIE-PHONOS 70, B ^e St Germain, Paris	MUSIC-HOLE 82, r. des Petits-Champs, Paris
OPERA CORNER 38, A ^e de l'Opéra, Paris	PHONODISQUES 134, A ^e Victor-Hugo, Paris	PHONO-PLAIT 35-37, Rue Lafayette et Succursales
E^e MESTRE et BLATGE 46, 48, A ^e de la Grande Armée, Paris	MADELIOS 10, Place de la Madeleine, Paris	GAVELLE 27-29, Galeries des Marchands, Gare Saint Lazare

GROS : S^{te} INNOPHONE 6 et 8, Rue Cyrano de Bergerac, PARIS

Hulle liqueur n'est plus délectable

CUSENIER

LIQUEURS DE LUXE

PRUNELLIA

Vous les connaissez bien ; ils sont six, plus un chien. Ces sont de joyeux lurons, toujours en quête d'aventures, et dont le plus grand plaisir est de s'amuser aux dépens des autres.

Joé Cobb, le poids lourd de la bande, est le boute-en-train ; c'est lui qui dirige les expéditions de la troupe. Son imagination, toujours en effervescence, trouve continuellement des situations comiques.

Harry Spear est le vagabond, ses vêtements sont déchirés, son pantalon est un véritable damier de pièces multicolores recousues pour masquer les dégâts survenus au cours de raids entrepris au grand dam des sonnettes et des vitres du quartier. Harry Spear est l'homme aux promptes résolutions ; lesté comme un chat, agile comme un tigre, il se dévoue pour les missions les plus périlleuses. Faut-il escalader un mur, grimper le long d'un poteau télégraphique ou placer un pétard juste à côté de la vieille demoiselle ou du vénérable gentleman qui l'accompagne, c'est lui qui s'en charge. Harry Spear connaît tous les policemen du quartier et est connu de chacun d'eux.

Farina est l'étoile noire. C'est lui le Johnny Hudgins de la troupe. Farina ne craint pas les coups de soleil, l'aveuglante lumière des sunlights na aucune prise sur sa peau d'ébène.

Jean Darling n'est pas une fille, comme on pourrait le croire à ses boucles blondes, aucune femme n'est admise dans la bande ; d'ailleurs, Joé Cobb a interdit l'entrée du Cercle à toute personne du sexe féminin et, comme raison, il a dé-

LES 6 DE NOTRE BANDE ET LEUR COMPLICE, LE CHIEN

claré que les femmes étaient trop bavardes. La bande des six plus un ne comprend que des célibataires.

Jimmy Stratford joue également des rôles de filles, c'est un jeune garçon, aussi élégant que Jean Darling. Au début, quand Hal Roach, le Grand Maître, a déclaré que tous deux interpréteraient des rôles de filles, Jean Darling et Jimmy Stratford se sont mis à pleurer.

Ce n'est que quand Hal Roach leur a déclaré que le premier était le sosie frappant d'Esther Ralston et que le



second avait un je ne sais quoi de Louise Brooks, que les deux jeunes artistes ont accepté.

Le sixième a pour nom Wheezer, c'est le benjamin. Un brave petit, qui fera certainement son chemin, obéissant et peu turbulent, il est une excellente recrue. Wheezer n'est pas un paresseux ; il ne veut pas rester un instant désœuvré.

Un jour, il demandait à Cobb de lui donner du travail, celui-ci lui a répondu : « Va faire rouler une cacahuète. »

Eh bien ! Wheezer a pris une arachide et, deux heures durant, l'a fait rouler le long d'une route en pente.

Lorsqu'il en eut assez, il redemanda du travail. Joé, agacé, lui répondit : « Va te jeter du haut du pont. »

Le brave petit s'est aussitôt exécuté. Il est allé à Salisbury-Bridge et a enjambé le parapet.

Heureusement pour lui, il est demeuré suspendu dans le vide et ses cinq amis ont pu le détacher.

Sans cela, c'en était fait de lui. En Amérique, les ponts sont proportionnés aux gratte-ciel et, si le hasard n'avait pas retenu Wheezer par le fond de son pantalon, le jeune garçon aurait fait un saut de cent vingt-trois mètres. Brrr !

Et maintenant, voici leur complice : Pete. C'est un chien sans race bien définie, mais qui veut se donner un air d'aristocrate, car il est venu au monde avec un monocle.

Pete est un brave chien, très à la page, il porte les cheveux à la garçonne, fume la pipe et fait le mort quand on le lui demande.

Il possède une solide ma-

choire et plusieurs malandrins, qui ont voulu ennuyer ses amis, ont pu constater, à leurs dépens, de la solidité de ses crocs.

Voilà les membres de *Our Gang*.

C'est un clan d'Hollywood, mais il est très fermé.

Tel le Conseil des Dix, à Venise, leur nombre est immuable : « Six plus un. »

Pour en faire partie, il faut attendre la mort ou le mariage de l'un d'entre eux. Mais, vous savez, on a encore le temps d'y penser !

George FRONVAL.

PETITES ET GRANDES NOUVELLES DE LA SEMAINE

A propos de « Nuits de Prince »

DANS un de nos derniers numéros, nous avons fait allusion au film de Marcel L'Herbier, *Nuits de Prince* qui va bientôt être présenté.

Or, l'auteur du roman qui porte le même titre, M. Joseph Kessel, nous fait savoir qu'en raison des modifications profondes qui y ont été apportées par le metteur en scène, il a obtenu de la maison éditrice de cette œuvre qu'un autre titre lui soit donné.

Le nouveau spectacle des « Ursulines »

Le Studio des Ursulines présente un nouveau spectacle fort adroitement conçu. La première partie est constituée par quatre petits films. Il faut signaler tout d'abord l'extrême originalité scientifique du film de Jean Painlevé qui sait incomparablement animer, transfigurer, éclairer les choses les plus sèches, les plus arides. La version américaine de *La Chute de la Maison Usher* ne vaut, par contre, que par sa technique. Un film humoristique de M. Cavallanti apporte une note fantaisiste assez aigüe. Enfin, *Nogent*, de Marcel Carné, est une boutade photographique et documentaire très réussie.

Après l'entracte, passe *après la Rafle*, un film américain d'Irving Cummings. Ce film est une réédition, techniquement et comme sujet, du *Club 73* qui obtint tant de succès à Paris, l'année dernière. On y voit des apaches, des prostituées et des détectives en grand nombre. Mais l'intrigue est moins habilement construite que dans *Club 73*. Il y a quelques fautes. Cependant, nous goûtons toujours aux films d'aventures américains, toujours saisis, solides, réconfortants, agréables. C'est Mary Astor qui joue le principal rôle du film.

Le premier film parlant comique français

M. PIERRE COLOMBIER vient de terminer au studio de Joinville son premier film « 100 % parlant » qui est aussi le premier film parlant comique français : *Chiqué*.

Chiqué est un tout petit film : 500 mètres seulement. Mais l'intrigue est fort adroitement construite, les détails amusants abondent, les acteurs jouent remarquablement ; somme toute, *Chiqué* vaut peut-être mieux que pas mal de grands films.

Un touriste américain et sa femme, avides de mystère facile, viennent dans une boîte de nuit parisienne. Le décor et le public les épouvantent. Ils croient que des choses tout à fait mystérieuses se passent dans la boîte de nuit, que des crimes étranges s'y commettent. Ils prennent les garçons, les habitués, le patron pour des sortes de monstres. Cela se termine par une bataille extraordinairement photographique et phonogénique et par l'intervention de la police. L'Américain, amateur de mystère, aura tout de même passé une soirée mouvementée.

C'est Charles Lamy qui joue le rôle de l'Américain. Voilà un grand, un très grand et toujours simple acteur aussi bien dramatique que comique. La femme est incarnée par Mlle Irène Wells, vedette déjà appréciée.

Chiqué sortira à Paris dans deux mois. C'est jusqu'ici la plus grande réussite du cinéma parlant français.

Un film d'après Roland Dorgelès

HENRI FESCOURT, le brillant metteur en scène des *Misérables* et de *Monte-Cristo*, quitte la France le 27 décembre pour aller réaliser en Indo-Chine les extérieurs de son premier film parlant et sonore, *Partir*, drame cinématographique tiré du roman de Roland Dorgelès.

Voici la liste des interprètes qu'Henri Fescourt emmène avec lui au cours de son long voyage en Méditerranée, dans la mer Rouge, l'Océan Indien et la mer de Chine méridionale : François Rozet (Jacques Lary),

Joë Hamman (Carrot), Zilbonski de l'ancien théâtre de Moscou (Prater), Jean Godard (le directeur de la troupe), Jean Erard (le petit gros), Hérie (Nicolaï), Jeanne Helbling (Florence Bernard), Renée Veller (Odette Nicolaï) et Blanche Bernis (M^{me} Pascal). D'autres rôles seront distribués quand Henri Fescourt reviendra en France.

Le voyage du metteur en scène et de sa troupe de Marseille en Indo-Chine comprendra quatre escales. Henri Fescourt demeurera dix jours à Port-Saïd, à Djibouti, à Colombo (île de Ceylan) et à Singapour, puis il débarquera à Saigon. Il sera de retour en France au mois d'avril 1930.

L'enregistrement sonore sera réalisé au moyen d'appareils R. C. A. Photophone. *Partir* sera éditée par les Films Jacques Haik. Pierre Marty est l'administrateur-directeur du film. Joë Hamman l'assistant, Georges Asselin et Jimmy Berliet les opérateurs.

Henri Fescourt nous a déclaré qu'il était enchanté de la collaboration de Roland Dorgelès à la préparation de son prochain film, ainsi que du concours de Jacques Haik à cette même fin.

Au cours de son voyage, Henri Fescourt réalisera plusieurs beaux documentaires et, en revenant en France, il mettra en scène un film dramatique dont les protagonistes seront quelques uns des interprètes de *Partir* : François Rozet, Joë Hamman et Blanche Bernis. On voit qu'Henri Fescourt saura utiliser les nombreuses possibilités cinématographiques qu'offre le long voyage qu'il va accomplir.

Une parodie des films bibliques

Un jeune metteur en scène, qui préfère garder l'anonymat, a récemment tourné un petit film, dont le but est de ridiculiser certains effets outrés qui dépassent bien des « super-productions » d'inspiration biblique.

Cette comédie a été réalisée dans la forêt de Fontainebleau. Elle est interprétée par Catherine Hessling, Paul Guisvieda, — qui tourna dans *Le Capitaine Fracasse*, — et Viviane Clavens. Ce film, que projettera bientôt le Studio des Ursulines, sera une production sonore et parlante.

Son titre? Vous ne le devinerez jamais. C'est : *Vous verrez la semaine prochaine*. Décidément, quelques auteurs de films ne semblent pas faire preuve de beaucoup d'imaginaire. Après *Au revoir et merci* de Donatien et vous verrez la semaine prochaine, à quand le sombre drame qui s'intitulera *La suite dans un instant*, *Bar ou premier ou Fin*?

Une excellente occasion

ARTISTE élégante petite taille 42, cède robe du soir (Drecol), manteau du soir Lanvin absolument neuf, d'une grande richesse, en lamé multicolore, doublé velours, grand col et parements, fourrure blanche. Ecrire à XXX... à Cinémondie en joignant s.v.p. un timbre pour la réponse.

Il y aura toujours des blondes

MADAME, grâce à la CAMOMILLE LALANNE OZONIFIEE, vous pouvez éclaircir vous-même les cheveux foncés de beaux reflets d'or. Cette lotion qui n'est pas une teinture est garantie absolument inoffensive. Grands Magasins, Pharmaciens, Parfumeries, Salons de coiffure.

Une coiffure tout à fait personnelle

MESDAMES qui avez le souci de vos apparences, veuillez noter que les Artistes-Spécialistes de Haute Coiffure de la Maison CHRISTIAN sauront, après étude de vos traits, vous composer une coiffure tout à fait personnelle, qui siéra admirablement à votre dignité, votre élégance et vos charmes. 48, Chaussée d'Antin. — Tél. Trud. 51-74

LE BAIN MA MOUSSE fait maigrir rapidement et sans danger

Rigoureusement surveillé par l'Institut Médical de Stockholm, sous le contrôle de la FACULTÉ DE MÉDECINE, le véritable bain moussieux Suédois Sylfid, tout en faisant perdre de

3 à 4 kilos par mois est absolument inoffensif, fortifiant, bienfaisant

Recommandé aux personnes ayant la peau très sensible

Pharmaciens-Parfumeurs
Herboristes
Grands Magasins, etc.
Dépôt : 57, rue de la
Chaussée-d'Antin, Paris
Tél. : TRINITÉ 07-72

UNE SCÈNE DU PREMIER FILM PARLANT

TOURNÉ PAR

MAURICE CHEVALIER

“ LA CHANSON DE PARIS ”

C'est un film Paramount



De Montmartre au Casino
de Fontainebleau à Montparnasse
C'est la Neige des Cévennes
par Maurice Chevalier

Gros :
PARFUMERIE NEIGE DES CÉVENNES
12, rue Calmels, Paris

En potinant avec nos Lecteurs

MARISKA QUI VOUS SALUE. — Alors les réponses que j'adresse à mes nombreux correspondants vous plaisent? J'en suis tout à fait heureux et n'ai pas à croire que je dis cela en pièce-sans-rire; non, mais je suis content de constater que ce que je réponds à un lecteur de *Cinémondie* intéresse tous les autres; après m'avoir honteusement flatté, je m'aperçois que vous m'écrivez trois grandes pages; le jour où les femmes voteront en France, et qu'elles pourront s'élancer au Palais-Bourbon, vous êtes tout indiquée pour établir les rapports.

L'adresse de Carl Laemmle, mais ce vénérable businessman habite dans la ville qu'il a fait construire non loin d'Hollywood, c'est-à-dire Universal City; Jesse L. Lasky est le grand maître des Famous Players, autrement dit de la Paramount; c'est lui qui a engagé Maurice; j'étais là, ce n'eussent été ma barbe blanche et ma voix de fausset, c'est moi qui aurais interprété le principal rôle de *La Chanson de Paris*; Cecil B. de Mille tourne aux studios P. D. C., à Hollywood, Cal. Parfaitement, je condamne toutes les institutions qui se disent école de cinéma et qui garantissent des engagements à leurs élèves. Il n'y a aucun droit à payer pour correspondre dans cette rubrique, seulement les abonnés ont la priorité sur les autres lecteurs et vous avouerez que c'est logique; vous êtes technique, possible, j'aime beaucoup votre pays et j'ai étudié en détail cinéma technique; savez-vous que j'en ai fait de très beaux films à Prague. Vous pouvez aller dans n'importe quel cinéma de Paris, tous sont convenables et passent des films; peut-être une jeune fille; alors vous êtes contente de correspondre avec moi, quelle jeunesse vous êtes, cela me fait plaisir à moi, un vieux bougre, perché de rhumatismes et de douleurs; j'ai écrit *La Chanson de Paris* pendant la guerre de 1870. Au revoir, je vous salue, Mariska Nazdar.

R.-C. CHAMOUX. — Vous pouvez soumettre vos scénarios à une firme de production, mais j'ai vu avertis qu'il est très difficile de faire accepter un sujet de film; en effet, écrire un scénario est une chose compliquée et que seuls des techniciens éprouvés peuvent mener à bien; nous avons noté l'abandonnement de votre scénario, merci.

GRÈFFES DE VELOURS. — J'ai peur, votre pseudonyme m'effraie, des griffes, même en velours, sont toujours dangereuses; j'en ai eu de la production, mais je n'ai pas peur de vous répondre; l'adresse de Charles Farrel, Studio Fox, à Hollywood, Californie.

FRANÇOIS HUMAIN. — Vous dites que je devrais m'appeler « l'homme au masque », pourquoi? Parce que je cache ma véritable identité; mais je n'en ai pas, je suis un enfant trouvé, je n'ai pas connu mes parents, et eux-mêmes ne se sont pas connus; songez à ma mère était femme de journée et mon père vendeur de nuit. Pourquoi je décourage tous ceux qui veulent faire du cinéma, parce qu'il est très difficile de réussir dans cette industrie, et que beaucoup d'artistes connus et dont les noms sont des garanties de succès sont sans travail pendant de longs mois; vous êtes terrible avec vos pattes de moule.

JACQUE RAYON DE SOLEIL. — Vous trouvez que j'en parle pas assez de Jacques Chevalier dans *Cinémondie*, qu'est-ce qu'il vous faut. On lui a déjà consacré de nombreux articles. Voici l'adresse de François Rozet, 17, rue Eugène-Ghez, et celle de René Ferté, 88, rue Denon, et vous verrez que nous avons souvent parlé de votre artiste favori.

VIVE LE CINÉMA. — Et oui, vive le cinéma! Vous avez raison, quelle belle chose que le cinéma. Je vous demande ce que je ferais si le cinéma n'existait pas; il n'y aurait pas de cinéma, ni d'homme au Sunlight et je devrais remplir sans doute, le métier auquel mes parents m'estimaient, artiste pour championnat de billard; c'est Pierre Alcover, un excellent artiste français, qui interprétait le rôle de Saccard dans *L'Argent*. Merci de vos remerciements anticipés.

Mrs. ARTS ET MOI. — Voici Don Juane, les adresses de vos films : Jean Bradin, à *Cinémagazine*, 3, rue Rossini; Jack Trevor, Benderstrasse, 9, Berlin W. 10; Raymond Guérin, 45, avenue de la Motte-Piquet; quel petit distrait je suis, j'allais vous donner aussi la mienne. Qui êtes-vous sous votre nouveau pseudonyme? Antinea, Semiramis ou la Pompadour, réincarnée bien entendu.

P. L'ARTISTE. — Votre lettre a été transmise à Jean Murat.

COMTESSE DIANA DES SELVES. — Je suis très flatté de compter parmi mes correspondants une notable de la noblesse française, moi très, je ne suis pas noble, bien que de nombreux correspondants m'appellent M. du Sunlight. Mais si, nous avons parlé déjà d'André Roanne, cet artiste est actuellement à Paris, vous pouvez lui écrire à l'adresse suivante, 104, rue d'Amsterdam.

Il est possible que votre artiste préféré tourne d'ici peu un film en France.

MAKOTVA. — La partenaire de Tramel et d'Albert Préjean dans *Le Bouif errant* est Jeanne Merrey, une charmante artiste.

Clara Bow tourne pour Famous Players, vous pouvez lui écrire au studio de cette société à Hollywood Cal; adressez-lui à 1 fr. 50.

R.-J.-L. — Pour répondre à votre question, je me suis adressé à quelqu'un de très compétent qui m'a déclaré que Biche Daniels serait très bien dans le rôle de Silverbell de *La Nuit sans astre*.

LA BICHE AUX ABOIS. — Pauvre petite, pourquoi êtes-vous aux abois? Est-ce la solitude, puis-je vous demander un correspondant, mais donnez moi votre adresse, c'est absolument nécessaire pour qu'on vous écrive; voici les adresses que vous m'avez demandées : Léon Mathot, 6, rue Lincoln, Paris; Charles Vanel, 18, boulevard Pasteur; Gina Manes, 1, rue Gabriel, Paris; Léon Mathot était remarquable dans la première version de *Monte-Cristo*. Pour correspondre dans cette rubrique il n'y a aucun droit à payer. C'est gratuit. Au revoir, pauvre biche!

MAKOTVA. — C'est en effet Dolores del Rio que vous avez vu sur cette photographie; Marguerite Madys semble avoir abandonné le cinéma depuis déjà quelques années. Elle a beaucoup tourné autrefois chez Gaumont.

17th MAL 1930. — Merci pour vos bons vœux, j'espère que le Père éternel accordera encore au pauvre octogénaire que je suis encore de longues années, durant lesquelles je pourrai assumer ma rubrique, et au plaisir de vous lire, aimable grinchou.

COUR DE PRÈRE. — Puisque vous me le demandez, je vais vous répondre comme le ferait un bon papa, j'ai lu votre lettre avec beaucoup d'intérêt et je l'ai envoyée à la personne dont il est question; j'espère de vous donner de ses nouvelles. Tenez-moi au courant je serai heureux de savoir si ma demande a porté ses fruits. Au revoir, cher ami.

M. G. PISANO. — Excusez-moi de vous avoir appelée monsieur, c'est une erreur bien involontaire de ma part, croyez-moi.

G. R. A. T. P. — Mais si je vous ai déjà répondu, je m'en souviens parfaitement. Jean Dalbe est un charmant jeune homme qui a tourné dans *La Merveilleuse Vie de Jeanne d'Arc* et dans *La Femme et le Pantin*. Je ne puis vous dire ce que je pense de ce film ne l'ayant pas encore vu. Je ne connais pas Raymond Destac dont, je crois, c'est seulement le second film. Au revoir, et dites-moi une prochaine fois, ce que signifie votre étrange pseudonyme.

CLAUDELLES SIDI BEL ARBES. — Nous avons envoyé votre lettre à *Jolie Bouze* comme vous me l'avez demandé.

BLONDE D'ARRIQUE. — Pourquoi avez-vous si longtemps hésité à m'écrire, ne prenez-vous pour un ocre? Rassurez-vous, je ne suis pas terrible et je réponds à tous ceux qui m'écrivent. Savez-vous que votre première lettre est presque une déclaration et j'en suis assez gêné, car je suis d'une timidité effrayante, je suis plus sensible que le tournesol. Le cinéma est un métier trop encombré et trop plein d'imprévu, c'est pourquoi je décourage tous ceux qui aspirent à devenir des Douglas Fairbanks ou des Joan Crawford.

Vous êtes méchante en disant que je suis trop spirituel, mais c'est un peu de la statue d'Apollon. Attention petite alouette et faites attention au miroir.

ROGER D'ARROU. — Vous pouvez écrire à Suzy Vernon à l'adresse suivante : 46, boulevard Saint-Paul, Paris. Je suis certain qu'elle se fera un plaisir de vous répondre.

ECLAIR AU CHOCOLAT. — Je suis très touché de lire que vous m'avez écrit un si agréable et si bien transcrite mais il n'est pas plus mal que certain d'autres. Bessie Love est américaine, elle se marie le 1^{er} janvier 1930; c'est une grande vedette des talkies; Nicolas Rimsky est toujours à Paris, il doit bientôt tourner dans un film intitulé *Le cistre ensorcelé*. Le numéro de vacances de *Cinémondie* a eu un très gros succès, que pensez-vous de mon numéro de Noël?

SOSIE POLA. — Alors vous avez constaté vous-même que la carrière d'artiste de cinéma est pleine de surprises et de déceptions. Le vieux birbe que je suis a donc raison de déconseiller aux jeunes gens jaloux des lauriers de Ramon Novarro ou de Joan Crawford de se risquer dans un milieu où le lendemain est incertain; vous pouvez vous mettre en rapport avec des metteurs en scène en leur écrivant : vous désirez sans doute connaître leur adresse, achetez donc l'annuaire général de la cinématographie qu'édite chaque année notre confrère *Cinémagazine*, 3, rue Rossini, vous y trouverez les adresses des producteurs de films, des réalisateurs et de tous les artistes; vous ressemblez donc tant que cela à Pola Negri? Envoyez-moi donc une de vos photos pour que je puisse faire la comparaison.

PITCHOU. — Votre lettre a été transmise à mon correspondant *Chi-lo-sa*.

UNE LECTRICE DE CINÉMONDIE. — J'ai lu votre article sur le film parlant, il contient des idées intéressantes et montre ainsi ce que le public pense des « talkies », je l'ai communiqué à notre rédacteur en chef.

HENRI ZAVI. — René Clair après avoir rompu le contrat qui le liait à la Sofar, est engagé par la Tobis pour laquelle il va bientôt commencer la réalisation d'un film parlant, vous pouvez lui écrire à l'adresse suivante : 35, rue Marbeuf. Maurice Dekobra est de retour des Indes depuis longtemps et a écrit le scénario du prochain film d'Augusto Génina, *Tango*.

L'HOMME AU SUNLIGHT.

REDACTION - ADMINISTRATION :
138, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 72-97 et 72-98
Compte Chèques postaux Paris 1299-15.
R. C. Seine 233-237 B

Service de la Publicité :
BERGA
19, boulevard Montmartre — Tél. Rich. 94-07.

Le Gérant : GASTON THIERRY.

TARIF DES ABONNEMENTS :

FRANCE (tarif A réduit) : 3 mois, 22 fr. 6 mois, 40 fr. 1 an, 75 fr.

ET COLONIES : (tarif B) : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, 3 mois, 25 fr. 6 mois, 45 fr. 1 an, 80 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} et du 3^{er} jeudi de chaque mois

la Timidité

peut maintenant être vaincue en quelques jours par un système absolument inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré. Tous ceux qui souffrent d'être timides doivent demander de suite l'« Ouvrage du Prof. R. N. » qui est envoyé gratuitement à nos lecteurs et dont il ne reste qu'un nombre limité d'exemplaires. Écrire au D^r de la Fondation Renovan, 12, rue de Crimée, Paris, et joindre 1 franc pour frais d'envoi sous pli fermé.

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Sans rien avaler.

RAFFERMIT LES CHAIRS. LE SEUL SANS DANGER, ABSOLUMENT GARANTI. Facile à suivre. Premiers effets dès 1^{re} semaine et durables. Écrire de notre part à : D.H. Stella Godden, 47, bd de la Chapelle, Paris (X^e), qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

LA PETITE AUBERGE

SES SPÉCIALITÉS : Côtes de Veau Félicie Le Brochet au Beurre Nantais La Brioché Bohémienne Les Champignons de Carrières 54, rue Cardinet (Près boulevard Malesherbes)

LA PLUS ANCIENNE DES EAUX DE BEAUTÉ

Ses qualités ont assuré sa réputation mondiale

Eau Gorlier

ou la trouve partout

Chaque être a sa personnalité et son charme

Le talent de l'Artiste Photographe

ROGINSKY

consiste à les mettre en valeur.

Voyez-le à son studio

53, AVENUE DES TERNES

une visite vous convaincra.

Une remise de 10 % est réservée à nos lecteurs.

TÉLÉPHONE : GALVANI 37-32

REPRESENTANTS GÉNÉRAUX : GRANDE-BRETAGNE : Dolores Gilbert, Tudor House, 36, Armitage Road, Golders Green, N. W. 11.

ALLEMAGNE : A. Kossowsky, Reichskanzlerplatz, 5, Charlottenburg, Berlin W. Tél. : Westend 242.

ÉTATS-UNIS : Jacques Lory, 1726 Cherokee Av., Hollywood, California.

GRAV. ET IMP. DESFOSSÉS-NEOGRAVURE



**Ah! que Noël est doux
en Californie!**